

CINÉMA

Catherine Breillat
tout en douceur

Page E 3

LITTÉRATURE

Nina Bouraoui:
aimer, écrire

Page E 8

CAHIER

E

LIVRES ET CULTURE

LA FIN DU SPECTRUM



Sylvain Cormier

On va détruire
ma maison
de musique

Mon père a vendu la maison familiale il y a quelques années. Le cottage semi-détaché de la rue Olier à Montréal-Nord n'a pas changé de l'extérieur. Ce n'est plus chez nous, mais quand il m'arrive, un jour nostalgique une ou deux fois l'an, de passer devant, la bâtisse ressemble à celle dans laquelle j'ai grandi. Et pour peu que le présent propriétaire n'ait pas refait le sous-sol jusqu'au Gyproc, je sais qu'il y a nos peintures rupestres d'enfants derrière le contreplaqué. Je suis bien content de savoir la maison là. Ça fait le lien avec mes souvenirs: ça les ancre. J'ai moins l'impression d'avoir rêvé ma vie et de me réveiller aujourd'hui quelqu'un d'autre.

Je n'aurai pas cette grâce avec le Spectrum. On va détruire ma maison de musique. La maison de ma famille de musique. On va détruire le Spectrum de Montréal. Et je n'arrive pas à y croire. Et il me revient en tête une chanson des Pretenders. Chrissie Hynde y chante sa ville natale de l'Ohio, sa ville détruite. La chanson, *My City Was Gone*, la ramène sur les lieux, longtemps après la dévastation: «*My city was gone / There was no train station / There was no downtown [...] My city had been pulled down / Reduced to parking spaces...*» Je suis absolument incapable d'imaginer Montréal sans le Spectrum. C'est comme si j'essayais d'imaginer la vie sans musique.

J'exagère, sans doute. Ce texte n'est pas de l'ordre du raisonnable. Je sais que j'accorde au lieu une importance démesurée. Ce sont les spectacles vus et entendus qui comptent, les amis avec lesquels j'y étais, les collègues côtoyés. L'endroit importe peu quand le show est bon. J'ai assisté à de mauvais shows au Spectrum, dans la formidable liste des bons. J'ai aussi vécu des moments d'exception dans l'enfer de l'Auditorium de Verdun, c'est dire. Mais il se trouve que le Spectrum est la salle où j'ai été le plus souvent le plus heureux. Où nous étions bien. Je parle au nom des collègues, des spectateurs aussi. Le Spectrum est notre maison mère à nous tous, fadas de musique.

VOIR PAGE E 6: SPECTRUM



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Le Spectrum vibrera encore pour une dernière fois ce soir, avant le party d'adieu de demain.



ELLEN PAGE WILSON

Des hommes-oiseaux, des écureuils et des dizaines de petits oiseaux habitent les œuvres de David Altmejd. © David Altmejd, avec l'aimable autorisation d'Andrea Rosen Gallery, New York, et de Stuart Shave/Modern Art, Londres.

David Altmejd à la Biennale de Venise

Un bestiaire déluré
pour le pavillon canadien

MARIE-ÈVE CHARRON

Dans les jardins de la Biennale de Venise, ce grand rendez-vous international des arts visuels, une visite des pavillons nationaux conduit inévitablement à celui du Canada. Le Montréalais David Altmejd, le plus jeune artiste à représenter le pays, n'y a pas fait les choses à moitié. Dans le pavillon à la forme irrégulière, il a déployé tout le clinquant sophistiqué qui fait la singulière qualité de son travail depuis près de dix ans. Sans contredit, il offre une présence brillante au cœur de cette 52^e édition d'une biennale plutôt dépourvue d'éclat.

Avec *The Index* et *The Giant 2*, les deux œuvres élaborées pour Venise, les sculptures de l'artiste se font plus exubérantes que jamais. Tout droit sortis du bestiaire déluré et énigmatique qui est le sien, des hommes-oiseaux, des écureuils et des dizaines de petits oiseaux habitent l'espace, qui fait penser à un refuge aviaire fantastique. Plus loin, le géant est affaissé, mais il a une prestance indéniablement troublante.

Altmejd n'a pas hésité à accentuer les arêtes

mordantes des parois vitrées du bâtiment avec un nombre affolant de cristaux et de miroirs qui s'accrochent à la sculpture centrale. Labyrinthique, le dispositif multiplie les pièges à regard, il enchante et repousse à la fois, faisant entrer le visiteur dans la logique de la transformation si chère à l'artiste. Surtout, l'ambiguïté que l'œuvre cultive entre l'artificiel et le vivant est judicieusement servie par la présence de l'arbre réel déjà situé au sein de l'espace d'exposition et par les effets changeants de la lumière naturelle. L'intégration au lieu est ni plus ni moins organique.

Un des mérites de l'artiste, justement, est d'avoir travaillé avec les caractéristiques du pavillon, lui qui est souvent jugé ingrat, entre autres pour sa forme irrégulière. Une mauvaise actualisation, disent même certains, de la folklorique cabane au Canada. Prenons seulement les plus récentes éditions de la Biennale, avec, dans l'ordre, Janet Cardiff et George Bures Miller, Jana Sterbak et Rebecca Belmore, pour lesquelles le bâtiment était masqué par l'obscurité au profit d'installations vidéo. En soulignant dès le départ le potentiel du travail d'Altmejd à

jouer la carte de l'*in situ*, la commissaire Louise Déry, directrice de la Galerie de l'UQAM, aura vu juste sur toute la ligne.

Arrêts obligés

La puissante impression laissée par les œuvres d'Altmejd persiste même si, ailleurs dans les célèbres jardins de la Biennale, d'autres pavillons nationaux retiennent l'attention. À commencer par celui de la France avec Sophie Calle, qui a recruté grâce aux petites annonces son commissaire, l'artiste Daniel Buren. Elle a invité des femmes, célèbres ou non et de professions triées sur le volet, à traiter une lettre de rupture lui ayant été adressée. Le résultat, démesuré, se décline sur les murs (photos, textes et vidéos). Au nombre de 107, les participantes (correctrice, philologue, criminologue, mais aussi danseuse, clown et actrice...) ont défilé la lettre au moyen de leurs compétences, manifestement animées d'un malin plaisir à se substituer à la destinataire qui, elle, a refusé le rôle de l'amoureuse éconduite.

VOIR PAGE E 6: BIENNALE

JE RÉVISE
EN VACANCES

24 devoirs de vacances



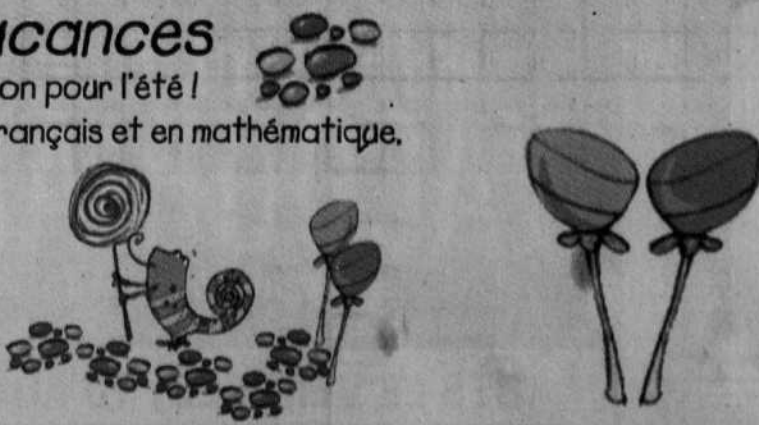
Je réviser en vacances

Un petit programme de révision pour l'été!

24 devoirs de vacances, en français et en mathématique.

de la 1^{re} à la 6^e année

9,95 \$ le cahier

TrécaGré
QUEBECOR MEDIA
QuébecJustine a 20 bonbons, elle m'en offre
le quart; Félix a 12 bonbons,
il m'en offre la moitié.

Qui m'en offre le plus ?

Réponse: Félix (il m'en offre 6).

CINÉMA

Quand ça jacasse au Perroquet bleu

LE HÉROS DE LA FAMILLE

Réal: Thierry Klifa. Scén.: Christopher Thompson, Thierry Klifa. Avec Gérard Lanvin, Catherine Deneuve, Géraldine Pailhas, Emmanuelle Béart, Miou-Miou, Claude Brasseur. Image: Pierre Aim. Montage: Luc Barnier. Musique: David Moreau. France-Italie, 2006, 107 min.

ANDRÉ LAVOIE

En dressant la liste des nombreuses qualités artistiques du *Héros de la famille*, le second long métrage de Thierry Klifa (*Une vie à l'attendre*), ancien journaliste de *Studio magazine*, certains crieront au chef-d'œuvre avant même d'avoir vu la première image du film: les charmes de la Côte d'Azur, une trame musicale fourmillant de standards accrocheurs, des intérieurs chic et surtout, surtout, une distribution de rêve à faire damner n'importe quel producteur, fauché ou pas.

Cela pourrait ressembler aussi à un feu d'artifice, et il y en a même un qui illumine le ciel de Nice à la fin de ce mélo-mélodrame familial pour souligner la plénitude sexuelle de certains personnages. L'allusion affiche une usure évidente, mais elle nous repose de la confusion entourant les rapports de ce drôle de clan reconstitué. À la traditionnelle question «Qui couche



Dans le film de Thierry Klifa, la famille du propriétaire du cabaret Le Perroquet bleu et travesti flamboyant se retrouve sans trop d'enthousiasme à ses funérailles.

avec qui?», toujours cruciale dans le cinéma français, s'ajoute une autre, plus emmerdante pour le spectateur de bonne volonté: «Qui est l'enfant ou le parent de qui?». Plutôt que d'y répondre avec simplicité, le scénariste Christopher Thompson préfère multiplier les embrouilles, détourner les stéréotypes sexuels (ici, les travelos sont d'authentiques hommes à femmes, dans tous les sens du ter-

me...) et secouer les feuilles des arbres généalogiques.

En effet, on croit comprendre que Gabriel (Claude Brasseur), le propriétaire du cabaret Le Perroquet bleu et travesti flamboyant, est le patriarche informel de cette «famille» qui se retrouve sans trop d'enthousiasme à ses funérailles. En fait, il n'est que le protecteur de son «jeune» associé et soi-disant dauphin, Nicky (Gérard Lanvin), lui ayant eu deux enfants (Géraldine Pailhas et Michael Cohen) de deux femmes différentes (Miou-Miou et Catherine Deneuve) qui se vouent une haine féroce. À la lecture du testament, c'est la consternation générale: les deux «petits-enfants» héritent de ce Perroquet ringard, où Valérie Lemerrier joue la meneuse de claqué et Emmanuelle Béart, la chanteuse roucouillante. Évidemment, une fois toutes les ficelles familiales dé mêlées — et croyez-moi, la tâche est ardue —, c'est l'heure de la vérité, avec prises de bec, vacheries et autres confidences imbibées d'alcool.

Ce curieux bestiaire de personnages bavards et légèrement excentriques forme un luxueux prétexte pour rendre hommage au pe-

tit monde des cabarets. Or la vision romantique de Thierry Klifa apparaît aussi décalée que son amour inconditionnel pour des stars qui se parodient elles-mêmes, essaient de rigoler de leur passé glorieux (le personnage de Deneuve aurait vécu sa période «belle de jour») ou croient accomplir des prouesses en enfilant une robe (Brasseur dans ses jours paresseux).

L'emballage du *Héros de la famille* apparaît sans reproches mais, voilà, il entre en totale contradiction avec le sentiment de déclin inéluctable que le cinéaste tente vainement de transmettre à cet univers d'illusions, de paillettes et d'alcool. Il y a tout de même de bons mots d'esprit égarés çà et là, et quelques chanciers pour ajouter une larme dans son *drink*, tout particulièrement celle qu'interprète la séduisante Géraldine Pailhas, sans doute la dernière actrice française à ne pas avoir encore commis un disque. Mais, comme dirait Claude Lelouch, dont Thierry Klifa devrait éviter de copier les fantasmes de *glamour*: tout ça pour ça...

Collaborateur du Devoir

Le flirt rêvé de Jane Austen

BECOMING JANE

De Julian Jarrold. Avec Anne Hathaway, James McAvoy, Julie Walters, James Cromwell, Maggie Smith, Joe Anderson. Scénario: Sarah Williams, Kevin Hood. Image: Egil Bryld. Montage: Emma E. Hickox. Musique: Adrian Johnston. Grande-Bretagne-Etats-Unis, 2007, 120 min.

MARTIN BILODEAU

Il y a eu *Shakespeare in Love*, qui fantasmait un grand Will sur fond de création de *Roméo et Juliette*. Plus récemment, il y a eu *Molière*, où Jean-Baptiste Poquelin croissait chez un bourgeois gentilhomme les tartuffes et les cocus qui allaient meubler ses pièces à venir. Plaisir certes, mais pure invention. *Becoming Jane*, de Julian Jarrold (*Kinky Boots*), renchérit dans la veine des affabulations biographiques en faisant jaillir du seul flirt connu de Jane Austen la matière première des six grands romans (*Raison et sentiments*, *Emma*, etc.) qu'elle a légués à la postérité.

Jane Austen, fille de pasteur, ne s'est jamais mariée, mais sa rencontre avec le jeune Irlandais Tom Lefroy, vers 1795 (elle avait 20 ans et était déjà au mitan de sa vie), aurait marqué son imaginaire. Seules deux lettres adressées à sa sœur Cassandra témoignent de l'inclination de la jeune femme à marier pour cet orgueilleux et fantasque jeune avoué (James McAvoy), dans lequel Jon Spence, auteur de la biographie qui sert de fondement au film, a reconnu les traits du Darcy d'*Orgueil et préjugés*.

Envoyé par son oncle dans le petit village du Hampshire avec pour mission de prendre le pouls du vrai monde, Lefroy fait la connaissance d'Austen par l'intermédiaire de voisins et amis. Au premier regard, ils ne s'aiment pas; au second, ils se plaisent; au

troisième, ils décident de se marier. Mais la disparité de leurs conditions respectives (Austen, comme ses héroïnes, est une pièce de mobilier sans un sou dans les tiroirs) rend le projet hasardeux, pour ne pas dire impossible.

Le relatif plaisir que procure le film de Jarrold ne réside pas tant dans sa vérité historique (négligeable) que dans son désir de faire de la «vraie» Jane Austen le personnage d'un de ses romans. Ainsi, le scénario de Sarah Williams et Kevin Hood la place dans toutes sortes de situations que l'auteure fera ultérieurement vivre à ses personnages: la fuite amoureuse à Londres de Marianne dans *Raison et sentiments*; la prise de bec d'Elizabeth Bennett avec la tante de Darcy (ici personnifiée par une Maggie Smith en forme) dans *Orgueil et préjugés*, etc.

Chemin faisant, les auteurs ont extrait de sa prose ses meilleures observations (sur le système de castes, les forces féminines dissimulées, les mariages de raison versus les mariages d'amour, etc.) pour les placer dans la bouche de l'écrivaine en herbe, campée par Anne Hathaway (*The Devil Wears Prada*) avec un certain aplomb qui pourtant ne retient de sa malice corrosive que le givrage sucré.

C'est là le plus grand défaut de cette comédie romantique, trop tendre et consensuelle, que les amateurs d'Austen prendront comme un jeu de piste un peu facile et que les cinéphiles prendront avec un grain de sel comme une anonyme comédie romantique en costumes. Car la mise en scène de Jarrold n'a pas l'élégance de celle d'Ang Lee (*Sense and Sensibility*), et encore moins l'audace et l'originalité de celle de Joe Wright (*Pride and Prejudice*, dernière mouture). Puis, entre la mission ludo-éducative et l'exploitation d'un bon filon, *Becoming Jane* appartient de toute évidence à la seconde catégorie.

Collaborateur du Devoir

«Toujours hypnotique et déirant... excellent voyage hallucinatoire en perspective.»
- Olivier de Bruyn, *Première*

JOHN MALKOVICH

KLIMT

UNE FANTASIE BASÉE SUR LA VIE DE GUSTAV KLIMT

ÉCRIT ET RÉALISÉ PAR RAÚL RUIZ

PERSONNAGES: STEPHEN DILLANE, SAFFRON BURROWS, NICOLAI KINSKI, SANDRA SCHECCARELLI

www.klimtmovie.net

13

VERSION ORIGINALE ANGLAISE AVEC SOUS-TITRES FRANÇAIS

CINÉMA DU PARC SHERBROOKE CARTIER LE FORUM 22

★★★★★

POSITIF, LES CAHIERS DU CINÉMA

«Un tour de force!»
POSITIF

«Un film d'époque servi par un texte magnifique. Un film d'une grande beauté.»
Le Journal du Dimanche

«Un coup de maître! Un film sur la passion dévorante, l'affranchissement des femmes et la puissance du désir.»
ELLE (France)

FESTIVAL DE CANNES
SÉLECTION OFFICIELLE
COMPÉTITION

Asia ARGENTO
Fu'ad AÏT AATTOU
Roxane MESQUIDA

Une vieille MAÎTRESSE
un film de Catherine BREILLAT

13

DÈS LE VENDREDI 10 AOÛT
EN EXCLUSIVITÉ AU CINÉMA

EX-CENTRIS métropole

★★★★★ «Superbe! Puissant et émouvant! Un film rare.» -Aleksi K. Lepage, *La Presse*

«Remarquable!» -Manon Dumais, *Voix*

GAGNANT MEILLEUR FILM FESTIVAL DU FILM DE TREMBLANT

GAGNANT MEILLEUR ACTEUR MEILLEURE ACTRICE FESTIVAL DU FILM DE TREMBLANT

Libero
(Anche Libero va Bene)
Un film de Kim Rossi Stuart

13

À L'AFFICHE! EX-CENTRIS PARALLÈLE CINÉMA LE CLAP

www.cinemaduparc.com

VOTRE CINÉMA DE RÉPERTOIRE INDÉPENDANT

5 AOÛT 1962, EST-CE UN SUICIDE, UN ACCIDENT OU UN MEURTRE ? 45 ANS PLUS TARD, ON SE POSE TOUJOURS LA QUESTION...

UNE RÉTROSPECTIVE **Marilyn Monroe** À SON MEILLEUR

3 AU 16 AOÛT TOUS LES DÉTAILS SUR NOTRE SITE INTERNET

L'ACTRICE LA PLUS POPULAIRE QUE LE CINÉMA AIT JAMAIS CONNU. LE MEILLEUR DU CINÉMA AMÉRICAIN DES ANNÉES 50 QUI N'A PAS VIEILLI, TOUJOURS ACTUEL PAR LE JEU ET LA PRÉSENCE DE MARILYN. ELLE ÉTAIT EN AVANCE SUR SON TEMPS.

Une programmation originale à votre cinéma de répertoire préféré, décidée par des cinéphiles pour les cinéphiles

3 heures de STATIONNEMENT GRATUIT

CINÉMA DU PARC LA CINÉ-CARTE DU PARC, 8 FILMS POUR 40\$ 3575 Du Parc 514-281-1900

★★★★★

«Une remarquable fresque cinématographique.»
Première

«Un grand film splendide qui n'a pas fini de marquer les esprits.»
Le Journal du Dimanche

«Très attachant et émouvant. À découvrir!»
Le Nouvel Observateur

L'IMMEUBLE YACOUBIAN
un film de Marwan Hamed métropole

D'après le best-seller de Alaa El Aswany

13

DÈS LE VENDREDI 10 AOÛT



L'actrice Anne Hathaway campe l'écrivaine en herbe avec un certain aplomb.

GERARD LANVIN CATHERINE DENEUVE EMMANUELLE BEART MIOU MIU CLAUDE BRASSEUR VALÉRIE LEMERCIER

★★★★★

«DRÔLE, ÉMOUVANT ET SERVI PAR UN CASTING ROYAL!»
-METRO (FRANCE)

«UN TRÈS JOLI FILM!»
-LE NOUVEL OBSERVATEUR

«UN FILM CHARMANT, MENÉ PAR UN CASTING DE STARS ÉTINCELANT!»
-LES INROCKUPTIBLES

LE HÉROS DE LA FAMILLE

métropole

13

À L'AFFICHE! COMPLEX DIVERTISSEMENT QUARTIER LATIN CINÉMA Sherbrooke LE CLAP

Cinéma

EX-CENTRIS
EX-CENTRIS.COM / 514.847.2206

DANS PARIS / DE CHRISTOPHE HONORÉ
AVEC ROMAIN DURIS ET LOUIS GARREL

14h20 - 16h00
19h35 - 21h20



Depuis plusieurs années, le rêve d'adapter *Une vieille maîtresse* taraudait Catherine Breillat.

Catherine Breillat tout en douceur

Une vieille maîtresse, adapté d'un roman de Jules Barbey d'Aureville, prend l'affiche vendredi

ODILE TREMBLAY

De *Romance* à *Anatomie de l'enfer*, les œuvres de la Française Catherine Breillat sont toujours flanquées de l'adjectif « sulfureux ». Une aura rouge l'enveloppe comme les flammes éternelles de l'enfer. N'a-t-elle pas su repousser les frontières du cinéma dit XXX en offrant à la sexualité féminine un épanouissement à l'écran hors des tabous habituels ?

Mais quoi de plus collant qu'une étiquette ? Son dernier film, *Une vieille maîtresse*, production d'époque au budget imposant, nage en d'autres eaux. « J'ai voulu faire une œuvre romantique », assure-t-elle. Aucune scène collée au porno. Des étreintes en douceur. Le film raconte l'histoire d'un fils de famille (Fu'ad Aït Aattou) encore épris d'une ancienne maîtresse (Asia Argento) mais qui se marie tout de même par amour avec une douce aristocrate (Roxane Mesquida), sans que sa maîtresse lâche prise.

Diffusé en France dans la foulée du Festival de Cannes, où il avait eu les honneurs de la compétition, bien accueilli par la critique, *Une vieille maîtresse*, qui affichait pourtant (une fois n'est pas coutume pour les films de Breillat) des visées commerciales, fut un échec en salle : 10 000 entrées seulement là-bas. Elle attribue cette débâcle à l'adjectif « sulfureux » justement absent du rendez-vous. « On a dit : "Breillat se refait une vertu." Alors qu'un film n'a pas à être vertueux ou non. On en fait des bons ou des médiocres. C'est tout. Mais j'ai une image brouillée. Le film était destiné au grand public alors que mon nom l'empêchait d'atteindre sa cible. »

Autre écueil : son titre. Breillat avait songé à donner à son film le titre de *L'Éternelle Maîtresse*, mais elle garda finalement le titre original du roman de d'Aureville. « Or le public a cru que la maîtresse était vieille. Même si l'affiche montre une photo d'Asia Argento dans toute sa beauté et sa jeunesse, l'impression demeurait. Une chance que mes films ont toujours fonctionné sur la scène internationale... »

Le côté fatal de la passion

Depuis plusieurs années, ce rêve d'adapter *Une vieille maîtresse* la taraudait. Mais son tournage dut être retardé d'un an à la suite d'un accident cérébrovasculaire qui l'a laissée hémiparétique. Elle lève son producteur Jean-François Lepetit pour avoir accompli des miracles. La production était lourde, la cinéaste handicapée. « Les assurances refusaient de me couvrir. » Mais sur un plateau, elle se sent revivre.

Elle apprécie le côté dandy de Jules Barbey d'Aureville. « En son XIX^e siècle, l'aristocratie poussait son dernier cri mais pouvait encore se permettre d'aller au bout de ses sentiments. La liberté des mœurs s'est rétrécie avec l'entrée en scène de la bourgeoisie pudibonde. L'aristocratie, en son insouciance, n'avait pas vu venir le règne de la vulgarité de l'argent. Évidemment, pour mépriser l'argent, il fallait en posséder... »

Dans le roman de d'Aureville, le côté androgyne des héros ravissait

Catherine Breillat. « Tout le monde y a le cœur pur. On montre le côté fatal de la passion. La femme sensuelle déborde des cadres de la bourgeoisie et est conspuée. On la dit laide, fautive de pouvoir la classer. »

Dès le départ, Breillat reluquait la bouillonnante Asia Argento pour le rôle-titre, mais la quête de l'interprète masculin fut plus ardue. « Je ne trouvais pas en France de comédien qui possède à la fois cette androgynie, cette virilité et cette pureté. » Finalement, elle a arrêté son choix sur un jeune homme d'origine berbère, néophyte au cinéma : Fu'ad Aït Aattou, « pour son élégance lumineuse et sa beauté apparemment issue d'un tableau de la Renaissance italienne. »

La cinéaste avoue avoir eu la main heureuse avec ses acteurs âgés : Michael Lonsdale, Yolande Moreau et Claude Sarraute (l'ancienne journaliste du *Monde*). Lonsdale, en vieil intrigant, est franchement sensationnel. « Les plus grands sont les plus simples, dit-on. Rien n'est plus vrai. Sur le plateau, les jeunes avaient des exigences, surtout Asia Argento qui est d'un commerce difficile, mais Lonsdale, quoique octogénaire, n'a même pas réclamé une loge et ve-

naît assister aux séances de doublage, les mains dans les poches. »

Une partie du film, la plus onéreuse en fait, fut tournée sur l'île de Bréhat, près du cap Fréhel, où la cinéaste possède une maison. « L'endroit comportait tout ce que l'histoire réclamait : un phare, une maison, la lande, le port, mais il fallait faire passer les chevaux sur la barge ainsi qu'un petit train avec l'équipe. Ce fut très compliqué. » Cher ou pas, ce film réclama d'elle les mêmes exigences d'artisane que pour ses œuvres précédentes. « Chaque bijou est d'époque, chaque dentelle est ancienne. »

Catherine Breillat caresse un nouveau projet donnant la vedette à la star américaine Naomi Campbell. L'action se déroulera entre la France et l'Ontario, aux chutes de Niagara, entre autres. Une sorte de *remake* de son propre film *Parfait amour*, distribué en 1996, histoire d'amour entre des partenaires mal assortis. « Sans vraies scènes sulfureuses non plus », précise une cinéaste qui semble avoir envie de jeter par-dessus bord les étiquettes pour se concentrer sur l'art du cinéma, tout simplement.

Le Devoir

Trouver sa voix

TALK TO ME

De Kasi Lemmons. Avec Don Cheadle, Chiwetel Ejiofor, Taraji P. Hensen, Martin Sheen, Cedric the Entertainer, Mike Epps. Scénario : Michael Genet, Rick Famuyiwa. Image : Stéphane Fontaine. Montage : Terilyn A. Stropshire. Musique : Terence Blanchard. États-Unis, 2006, 118 min.

MARTIN BILODEAU

Dans la mémoire collective, la lutte pour les droits civiques des Noirs, dans les années 60 aux États-Unis, s'est jouée sur deux tableaux. Celui, d'une part, des témoins (tels Martin Luther King et Malcolm X), dont on connaît l'histoire, et celui, d'autre part, des petites gens qui ont été soulevés par eux et dont le cinéma a retenu quelques parcours symboliques (*The Long Walk Home*). Entre les deux, il y eut des apôtres, qui travaillaient sur le terrain, relayant le message des premiers aux seconds. Petey Greene, dont la cinéaste Kasi Lemmons (*Eve's Bayou*) raconte le parcours dans l'éclairant mais conventionnel *Talk to Me*, appartient à cette catégorie.

Greene, défendu par l'excellent Don Cheadle (*Crash*, *Hotel Rwanda*), est en fait un ex-détenu. Un voyou présomptueux à la langue bien pendue, qui en prison a dé-



Petey Greene (Don Cheadle) s'est improvisé DJ lors d'un séjour en prison.

couvert la puissance de la radio en s'improvisant DJ pour ses codétenus. C'est dans ce contexte qu'il fait la connaissance de Dewey Hughes (l'Anglais Chiwetel Ejiofor de *Kinky Boots* et *Dirty Pretty Things*), programmeur d'une station de rythm'n'blues de Washington D.C., à qui, à sa sortie de prison, il vient réclamer un poste, tel un dû. Un chapelet de conventions plus tard (il se fait répondre non, il revient à la charge, il se fait répondre moui, il rate le décollage, le se reprend et fait mentir tous les pronostics, hourrah, etc.), le récit

filmé nerveusement bifurque. Pour le mieux.

Greene, homme du peuple, entretient sa « noiritude » et son rapport avec l'homme de la rue ; Hugues, le wannabe, vénère Johnny Carson et rêve pour son poulain (il est devenu son gérant) d'une carrière nationale à la télévision. Les questions soulevées par cette opposition révélatrice d'un monde à la croisée des chemins (vocation versus ambition, intimité versus exposition, etc.) sont riches et traitées avec un étonnant doigté. Et cela d'autant plus qu'en feignant de dé mêler son œud gordien, la cinéaste, au moyen d'une mise en scène précise aux images granuleuses, illustre avec un candeur mesurée l'anachronisme du premier et l'arriisme du second. Le monde de ce dernier prendra le dessus, on le sait, mais Lemmons a le bon goût de nous laisser tirer nous-mêmes cette conclusion.

Collaborateur du Devoir

Quinzaine des réalisateurs - Cannes 2006

« Haut la main le meilleur film français de l'année. »

Jean-Marc Lalanne, *Les Inrockuptibles*

★★★★

Les Cahiers du Cinéma

« Un très grand film. »

Michaël Augendre, *lci*

Romain Duris

Louis Garrel



DANS PARIS

UN FILM DE CHRISTOPHE HONORÉ

À L'AFFICHE EN EXCLUSIVITÉ! EX-CENTRIS

40 ans après Belle de jour de Luis Buñuel...

★★★★

« Une magistrale leçon de cinéma. »

Marc André Essler, *Le Film*

« Jubilatoire et malicieux. »

Jean Sirey, *Martin Le Monde*

« Un plaisir extraordinaire. »

Philippe Gagnon, *Le Film*



Belle TOUJOURS

un film de Manoel de Oliveira

À L'AFFICHE! EX-CENTRIS PARALLÈLE MAISON DU CINÉMA SHERBROOKE

K-FILMS AMÉRIQUE présente

Prix du public Mostra de Valencia 2006

« ... À VOIR URGEMMENT » PREMIÈRE

« Du cinéma, de la mise en scène, de l'émotion » MCINÉMA

« On a l'eau à la bouche devant sa cuisine et surtout devant sa détermination à s'en sortir en affrontant la Loi des hommes » ELLE

« Dénonce avec douceur une société patriarcale aux Lois extrêmes » PARIS MATCH



En Iran, une femme doit-elle absolument épouser le frère de son mari décédé et renoncer à son travail ?

café transit

(CHAVEH KANEH)

Un film de Kambozia Partovi

À L'AFFICHE Version originale Farsi avec sous-titres français CINÉMA DU PARC 2075 Du Parc 514-381-1905 LE CLAP

K-FILMS AMÉRIQUE présente

LA GUERRE DES MALOINÉS comme vous ne l'avez jamais vue.

ILUMINADOS POR EL FUEGO

BÉNIS PAR LE FEU

un film de Tristan Bauer

Prix du public Festivalissimo, Montréal 2006

MEILLEUR FILM

Prix spécial du jury

Prix du scénario

MEILLEUR SCÉNARIO

Prix - Cinéma en construction

Prix Signis

MEILLEUR RÉALISATEUR

MEILLEUR MONTAGE

À L'AFFICHE Version espagnole sous-titres français CINÉMA DU PARC 2075 Du Parc 514-381-1905 À L'AFFICHE DÈS LE 10 AOÛT LE CLAP

LES FILMS ÉQUINOXE ET GAUMONT présentent

Nina KERVEL • Julia DEPARDIEU
Stefano ACCORSI

La faute à Fidel!

★★★★

« Un film drôle, touchant et surtout, brillant ! »
LE JOURNAL DE MONTRÉAL

★★★ 1/2

« ... touchant. »
LA PRESSE

SELECTION OFFICIELLE FESTIVAL MONTRÉAL 2007

SELECTION OFFICIELLE FESTIVAL ANNÉE 2007

UN FILM DE JULIE GAVRAS

À L'AFFICHE !

COMPLEXE D'ÉCRÉANEMENT - QUARTIER LATIN

CINÉMA Beaubien 1200, Boulevard E. 722-6000

ARCHAMBAULT PALMARÈS DVD

Résultats des ventes : Du 24 au 30 juillet 2007 © QUÉBEC MEDIA

- 1 STARGATE SG-1 Complete Season 10
- 2 MARTIN MATTE Histoires vraies
- 3 THE BOURNE FILES
- 4 ZODIAC
- 5 DIRTY DANCING
- 6 PERFUME: STORY OF A MURDERER
- 7 THE NUMBER 23
- 8 PASSE-PARTOUT Coffret 2
- 9 HARRY POTTER AND THE GOBLET OF FIRE
- 10 CASHBACK
- 11 COFFRET PIERRE RICHARD 2
- 12 THE HOST
- 13 DIEUDONNÉ 1905
- 14 RUSH HOUR
- 15 PATRICK NORMAN Tu peux frapper à ma porte
- 16 SOCCER Komball : Soccer Freestyle
- 17 MA FILLE, MON ANGE
- 18 PASSE-PARTOUT Coffret 1
- 19 RENAISSANCE
- 20 COMING TO AMERICA

CULTURE

MUSIQUE CLASSIQUE

Les tourments d'Eugène Onéguine

Tchaïkovski au Festival de Lanaudière, sous la baguette de Kent Nagano

CHRISTOPHE HUSS

Après *Tristan et Isolde*, Kent Nagano dirige ce soir son second opéra en concert au Québec, puisqu'il présentera à 19h *Eugène Onéguine* de Tchaïkovski au Festival de Lanaudière.

On se réjouit déjà d'entendre les voix et les instruments portés par l'acoustique si gratifiante de l'amphithéâtre pour un opéra majeur qui n'a pas été présenté à l'Opéra de Montréal depuis 1992.

Les mélomanes qui ont la bonne idée d'aller voir et entendre les spectacles du Metropolitan Opera dans les cinémas n'oublieront sans doute pas de sitôt la représentation diffusée il y a quelques mois, avec Dmitri Hvorostovski, Ramon Vargas et Renée Fleming sous la direction de Valery Gergiev, miracle à combustion instantanée comme le monde de l'opéra en compte quelques-uns par année. Pour eux la barre est placée très haut...

L'ouvrage de Tchaïkovski n'est pas dénommé «opéra» mais «scènes lyriques». La partition contient sept scènes réparties en trois actes. Entre le premier et le dernier acte, le héros, Eugène Onéguine, passe d'une superbe arrogance à une pitoyable déchéance intérieure.

Un drame pouchkinien

Même si Tchaïkovski simplifie singulièrement les caractères nés sous la plume de Pouchki-

ne, le reproche principal qu'on lui adressa initialement fut tout simplement d'oser mettre en musique le plus populaire des écrits de cet auteur. Au reproche, annexe, d'avoir composé une symphonie avec voix, Tchaïkovski rétorqua: «Peu importe que mon opéra soit peu scénique et manque d'action. Je suis amoureux de l'image de Tatiana, je suis émerveillé par les vers de Pouchkine.»

Amoureux de l'image de Tatiana, Eugène Onéguine l'est, mais bien trop tard. Le petit don Juan russe oisif et blasé repousse sans ménagement les déclarations enflammées de la jeune fille. Au premier acte, Tchaïkovski fait d'Onéguine un cynique haïssable, une caricature par rapport à l'homme tout de même touché du roman.

L'histoire tourne autour de ces deux personnages, qui se rencontrent à la campagne (acte I), dans un bal (acte II), puis dans une réception princière (acte III). Tatiana est alors devenue princesse. Un autre a su mesurer la grandeur d'âme de la jeune fille...

Tatiana, fille d'une propriétaire terrienne, a eu son premier choc amoureux en jetant son dévolu sur Eugène Onéguine, en visite au domaine avec son ami Lenski, le fiancé de la sœur de Tatiana, Olga. Dans un air fameux, Tatiana écrit une lettre à Onéguine, mais celui-ci la repousse.

Onéguine retrouve Tatiana à

INTERNATIONAL PORTRAIT GALLERY
Tchaïkovski

l'acte II au cours d'un bal. Blessé par des remarques qu'il juge profondément désobligeantes, le dandy se met à draguer Olga sous les yeux de son ami Lenski. Ce dernier provoque Onéguine en duel. Onéguine tue son meilleur ami.

Après avoir respiré l'air de l'étranger, Onéguine revient, quelques années plus tard, à Saint-Petersbourg. Invité à une réception du prince Grémine (une basse, à qui Tchaïkovski confie un air admirable: *L'amour peut nous soumettre à tous les âges*), Onéguine est stupéfait de voir que Tatiana est devenue la femme du prince. Fou de désir, il tente de la reconquérir, mais cette fois c'est Tatiana qui le repousse.

Un chant infini

L'erreur et l'aveuglement d'Onéguine, puis sa déchéance, nous valent l'un des plus beaux ouvrages lyriques du répertoire, notamment dans une scène finale bouleversante. Nous avons parlé de l'air de la lettre de Tatiana et de la confession émue du prince Grémine, qui avoue à Onéguine avoir trouvé tardivement un amour idéal qui illumine sa vie. Le troisième grand air n'est pas dévolu au rôle-titre mais à Lenski — rôle chanté par un ténor

—, qui confie ses états d'âme avant le duel, dans un moment sublime de simplicité recueillie: *Que m'offrira le jour à paraître?*

Il est facile de remarquer à quel point, et avec quelle efficacité, Tchaïkovski use jusqu'à la corde des thèmes associés à des personnages (par exemple, Tatiana, dans l'air de la lettre) ou à des états d'âme (par exemple, l'amour de Lenski pour Olga). Évidemment, un mélodiste tel que Tchaïkovski est aussi à son meilleur dans la scène de bal du deuxième acte, de laquelle est tirée la fameuse *Polonaise*.

Si vous voulez écouter cet opéra au disque, la version moderne la plus recommandable reste celle de Semyon Byckov, avec Dmitri Hvorostovski, Neil Schicoff et Nuccia Focile chez Philips. Parmi les versions russes, celle de 1955 avec Evgueni Belov, Sergei Lemichev et Galina Vishnievskaja, sous la direction de Boris Khaïkin, s'impose.

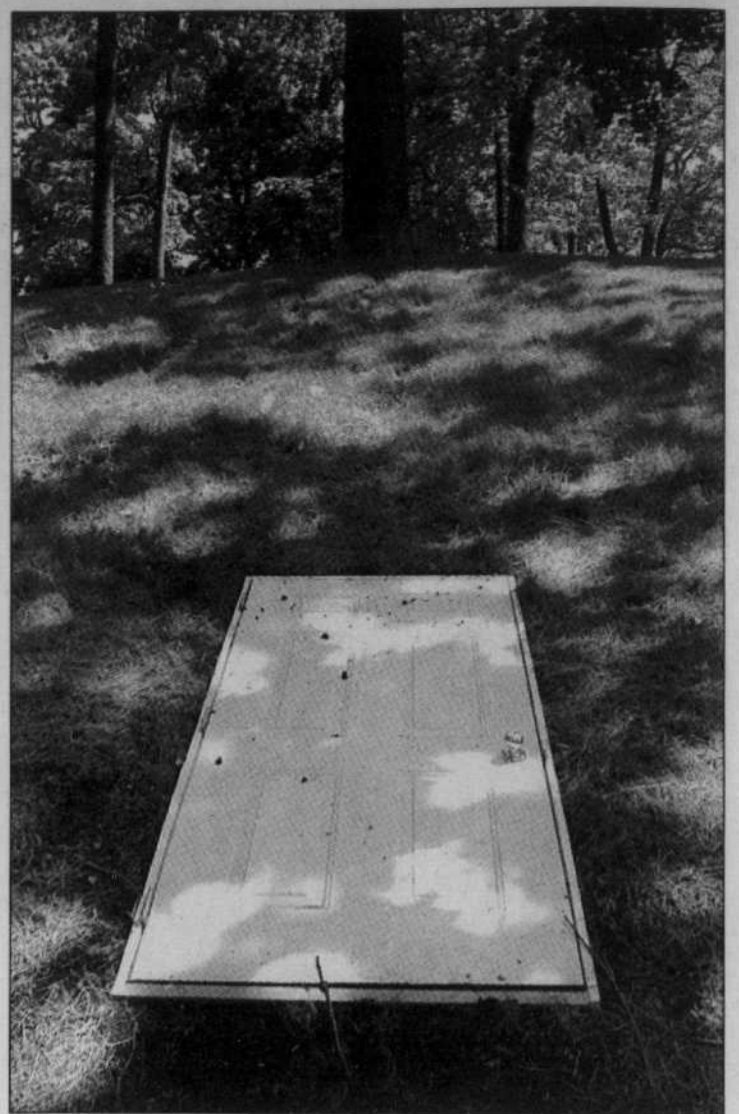
Les amateurs de documents historiques se voient proposer de quoi se ruiner dans d'innombrables enregistrements publics — même plusieurs en allemand, dont l'un avec Dietrich Fischer-Dieskau et Anton Dermota et l'autre avec Hermann Prey et Fritz Wunderlich! L'œuvre a eu les faveurs de tous les grands chanteurs.

Pour tout un chacun, mieux vaut un bon DVD. Il en existe trois, dont l'un, sur étiquette Arthaus, domine nettement. De jeunes chanteurs inconnus y sont dirigés par Guennadi Rojdestvenski et mis en scène par Nikolaus Lehnhoff. Fuyez comme la peste le DVD paru chez Decca, un film québécois tourné sur la bande son de l'enregistrement de Georg Solti.

Collaborateur du Devoir

EUGÈNE ONÉGUINE

Au Festival de Lanaudière, ce samedi 4 août à 19h, avec Rodion Pogossov (Onéguine), Frédérique Vézina (Tatiana), Anita Krause (Olga), Frédéric Antoun (Lenski) et Robert Pomakov (Grémine), le Chœur Saint-Laurent et l'Orchestre symphonique de Montréal, dir.: Kent Nagano.
Billets: 1 800 561-4343



La Porte, de Catherine Bolduc

PEDRO RUIZ LE DEVOIR

EXPOSITION

Entre récupération et critique

Le troisième volet d'Artefact vole haut, discrètement

ARTEFACT 2007

Île Sainte-Hélène, jusqu'au 30 septembre.

JÉRÔME DELGADO

Étrange sensation: À la sortie du métro Jean-Drapeau, aux côtés des hôtes d'Expo 67 qu'on a ressuscitées cet été, un panneau bien en évidence annonce la tenue sur l'île Sainte-Hélène d'Artefact Montréal, la triennale de «sculptures urbaines» sans domicile fixe. Il sera son point le plus visible. Normal, c'est une pub. Étrange tout de même, d'autant qu'une œuvre située tout près, les cubes colorés et translucides de *La Fin de mon arc-en-ciel* de Robbin Deyo, passe, elle, inaperçue.

À quoi s'attendre d'une exposition, même d'art actuel, lorsqu'elle dit «célébrer» Expo 67? Dont le titre, *Petits pavillons et autres folies*, insiste sur la division en «maisons» et le côté démesuré propre à la fête de 1967? Récupération ou critique d'Expo 67?

Artefact 2007 nage entre deux eaux. Dans le meilleur des cas, cette ambiguïté laisse les perspectives ouvertes, comme pour l'estra de en bois *Sans titre* d'Alexandre David. L'œuvre, horizontale, minimaliste, s'offre à la fois comme mirador d'un lieu bucolique (sur le bord d'un étang avec vue sur *L'Homme de Calder*) et comme élément étranger lui tournant le dos. Il s'agissait de voir, ce jour-là, l'homme étendu yeux fermés sur les planches pour le comprendre.

La sélection du réputé duo de commissaires, Gilles Daigneault et Nicolas Mavrikakis, n'en est donc pas qu'une de cabanes à visiter, encore moins d'architectures follement grandes. Aganetha Dyck et Chih-Chien Wang ont placé leurs œuvres au sommet des arbres, la porte au ras du sol de Catherine Bolduc ne s'ouvre pas, alors que *La Vague et l'Océan* de Marion Gault n'est qu'une fenêtre. Fenêtre sur le monde, remarquez, c'est déjà ça.

S'il y a une chose à laquelle Artefact nous a habitués depuis 2001, c'est qu'on ne sait jamais à quoi s'attendre. Une expo de sculpture? Voilà que Diane Borsato et Carole Hayeur y vont de photos, Trevor Gould d'aquarelles...

Bien sûr, il ne faut pas s'en tenir qu'au premier degré. Réputée pour

flirter habilement avec la photo documentaire depuis sa lointaine série sur les raves, Hayeur aborde le thème par le biais de la critique sociale. Son «réfuge de la modernité» rapproche Montréal et Shanghai, deux sites d'exposition universelle dont la réorganisation urbaine s'est faite sur le dos des plus marginaux. Sans doute l'œuvre la plus incisive du lot.

Ils sont plusieurs à politiser ainsi, indirectement Borsato avec un regard sur la masculinisation de l'architecture, Gould sur la «disneylisation» du monde, et même Martha Townsend. Reste que la solution de celle-ci, un miroir réfléchissant tourné vers le ciel, a des airs de déjà-vu.

La construction avec quatre murs et toit, mais pas nécessairement, est également présente. Et diversifiée. On peut y entrer, façon immersion picturale et évanescence de Marie-Claude Bouthillier ou façon Mathieu Lefèvre, qui ose confronter grand art et ignorance généralisée. Ou ne pas y entrer, comme devant les vitres de Samuel Roy-Bois ou la porte de Catherine Bolduc. Deux œuvres opposées: la structure verticale, nue, du premier, en apparence banale, dérange; *Le Bout du monde* de la deuxième se livre en conte pour enfants. Les grands enfants en quête d'âme sœur doivent, eux, chercher *Pentagone* de Mathieu Beauséjour, un labyrinthe propice aux rencontres secrètes.

Avec ses vingt «pavillons» disséminés autour de la station de métro, la troisième halte d'Artefact reprend le moule des précédents volets (canal de Lachine en 2001, mont Royal en 2004). Circuit pédestre, lieu clé de Montréal fréquenté... Et surtout l'occupation discrète d'une oasis de verdure. Artefact s'est visiblement abonné aux lieux champêtres en ville, qu'il n'ose surtout pas altérer.

Les pique-niqueurs et les badauds, les visiteurs de La Ronde ou de la Biosphère ne seront pas importunés. Au pis, ils frôlent des images ou mangent à l'ombre d'une étrange structure aérienne. Mais... les ont-ils remarquées? Se sont-ils rendu compte que le comptoir laitier du terrible BGL est envahi de mouches? À la sortie du métro, cette installation aurait pourtant été un méchant coup de pub...

Collaborateur du Devoir

festival ORFORD

Un voyage à votre portée

du 22 juin au 12 août 2007

COMPLÈT À LA RENCONTRE D'UNE GRANDE VOIX

Marie-Nicole Lemieux, contralto
Michael McMahon, piano

samedi 4 août, 20 h

Œuvres de POULENC, SCHUMANN, RACHMANINOV et DUPARC

Marie-Nicole Lemieux

COMPLÈT

Orchestre Métropolitain
Yannick Nézet-Séguin, chef

samedi 11 août, 20 h

MENDELSSOHN: Mer calme et heureux voyage
MOZART: Symphonie n° 41 en do majeur, «Jupiter»
STRAUSS II: Valse des Mille et Une Nuits
MENDELSSOHN: Symphonie n° 4, «Italienne»

CONCERT DE CLÔTURE

Alexander Dobson, baryton
Éthel Guéret, soprano
Yannick Nézet-Séguin, piano

dimanche 12 août, 19 h 30

SCHUBERT: Le voyage d'hiver, D911
SCHUMANN: L'amour et la vie d'une femme, op. 42

Yannick Nézet-Séguin



Alexander Dobson



Éthel Guéret

centre d'arts ORFORD

819 843-3981 ou 1 800 567-6155

www.arts-orford.org

autoroute 10 est, sortie 118

LE DEVOIR

Québec

Canada

Québec

du 9 au 19 août 2007

jusqu'aux OREILLES

musiques d'aujourd'hui

up to your EARS

9^e saison
17 événements

détails: www.laliste.qc.ca

une présentation de: INNOVATIONS Christ Church Cathedral

MEDUSE :: GA MA RA :: CHOR LEONI MEN'S CHOIR ::
LES CHANTEURS JAO :: QUARTETTO DI SASSOFONI
ARCADIA :: QUATUOR DE SAXOPHONES NELLIGAN ::
JANICE JACKSON & PAMELA REIMER :: THE ATTAR
PROJECT :: CECO :: QUINTETTE MONT-ROYAL ::
CLÉO PALACIO-QUINTIN & ELIN SÖDERSTRÖM ::
LORI FREEDMAN :: BRIGITTE POULIN ::
QUATUOR BOZZINI & REUVEN ROTHMAN

CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL
Patrimoine canadien
Canada
Québec
93.5

Hydro Québec Présente LE FESTIVAL INTERNATIONAL DU DOMAINE FORGET du 23 juin au 25 août 2007
Saint-Irénée, Charlevoix Tous les concerts sont présentés à 20 h 30 à moins d'une mention spéciale.

4 AOÛT SAMEDI, 4 AOÛT
Les Solistes
AUGUSTIN DUMAY, violon
LOUIS LORTIE, piano
GRIEG - SCHUMANN
Des solistes en parfaite harmonie

8 AOÛT MERCREDI, 8 AOÛT
Les Solistes
FRANK BRALEY, piano
DEBUSSY - STRAVINSKY -
GERSHWIN - SCHUBERT
Merveilleux pianistes!

10 AOÛT VENDREDI, 10 AOÛT HORS-SÉRIE
COMPLÈT!
Concert-Bénéfice pour
le Fonds de Bourse
Jacqueline et Paul Desmarais
ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE MONTRÉAL
KENT NAGANO, chef d'orchestre
RENAUD CAPUÇON, violon
STRAVINSKY - BRAHMS - MENDELSSOHN

11 AOÛT SAMEDI, 11 AOÛT
La Musique de chambre
RENAUD CAPUÇON, violon
ANTOINE TAMESTIT, alto
FRANK BRALEY, piano
SCHUBERT - BRUCH - MOZART
Soirée de haute voltige!

BRUNCHES-MUSIQUE
Tous les dimanches de l'été, de 11h à 14h

CASINO CHARLEVOIX

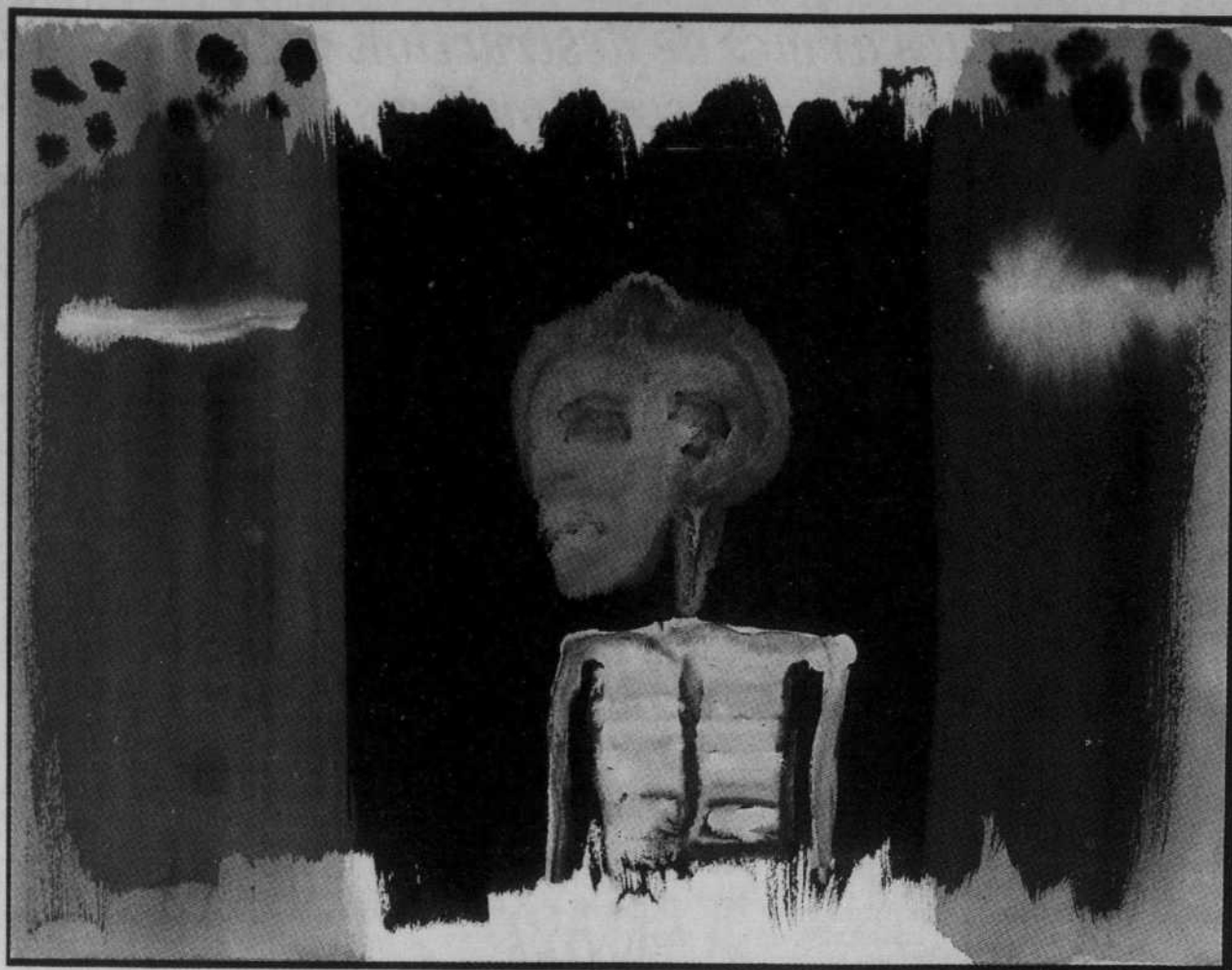
5 AOÛT SYLVAIN RODRIGUE, harmonica
FRANCE HUOT, piano
Autour du monde

12 AOÛT CAFÉ CELTIC,
Musique irlandaise et celtique

INFORMATION ET RÉSERVATIONS: 1 888-DFORGET / www.domaineforget.com

Billetech Québec

DE VISU



Autoportrait avec une bosse, 2005, collection de l'artiste.

MBAM/MMFA, CHRISTINE GUEST

John Lurie, entre inquiétude et hilarité

JOHN LURIE: LA POÉSIE ÉROTIQUE DE HOOG

Musée des beaux-arts de Montréal
Jusqu'au 16 septembre 2007

RENÉ VIAU

Le peintre. Né en 1952, mieux connu comme acteur dans les films de Jim Jarmusch tels *Stranger than Paradise* et *Down by Law* et dans la série télé *Fishing with John*, John Lurie est aussi musicien. Il a enregistré 22 albums avec les Lounge Lizards, fondé en 1978. Atteint de la maladie de Lyme, il a troqué son sax alto pour les expositions. Découverte à l'âge de 16 ans, sa passion pour la peinture était demeurée auparavant confidentielle. A en juger par ces 49 aquarelles et pastels à l'huile de petit format de cette première exposition dans un musée, le saut lui a été fructueux.

Deux expositions en galerie et une à PS1 en avaient fait auparavant l'une des coqueluches de la scène à New York. Ce musicien très «people», acclamé par Cohen, Bowie et Beck, a eu droit à presque d'aussi bonnes critiques du côté des arts visuels. *Art in America*, le *New York Times*, *Artforum* ont jugé que son violon d'Ingres n'avait rien d'un hobby. La reconnaissance de ce nouveau mode d'expression et les ventes à la clef ont mis un peu de baume sur les souffrances de cet homme aux multiples talents. On peut dire que, face à la maladie, la peinture chez Lurie se fait aussi sport de combat contre les traumatismes imposés par son état. Mais pour Lurie, la peinture n'est pas qu'une revanche contre la maladie, mais bien aussi une façon de s'éclater.

La citation. «*Dans les années 80, je peignais beaucoup et je voyais des amis à moi, comme Basquiat, Schmal et Clemente, qui recevaient des sommes indécentes pour leur travail. Il était trop tard. Je ne pouvais plus exposer car j'aurais eu l'air de vouloir prendre le train en marche et, d'une certaine manière, de vouloir occuper tout le terrain — il fait de la musique, il réalise des films, il est acteur et maintenant il peint; il se prend pour qui, ce type? Et puis, j'ai été malade. J'étais très isolé et j'ai commencé à peindre à plein temps. Mon ami James Nares est passé. Il a vu la montagne de travail et il a dit: "Il faut que tu exposes."*

Les œuvres. Hautes en couleur, elles traduisent un monde déjanté, à la fois inquiétant et hilarant, par des juxtapositions surréalistes d'images et des jeux de mots détonants. Schématiques, caricaturaux, intrigants, des personnages et des animaux émergent de lavis où les coups de pinceaux forment des textures insolites. Les œuvres intègrent le plus souvent des commentaires écrits à connotations sexuelles.

Le genre. Résolument «sex, drugs and rock and roll», agrémenté au nonsens et d'une certaine distance. Lurie affectionne en version post-punk une peinture animatrice sortie de cartoons. Le plus souvent ses personnages se livrent à des activités très «XXX». Ailleurs, il revoit la peinture d'histoire à la

sauce underground en l'assaisonnant de commentaires autovalorisants, comme, par exemple, dans sa toile *George Washington franchissant le Delaware* (2005). Un chef-d'œuvre!

Les références. Avec plus d'ironie, on pense à Basquiat, avec qui Lurie était très ami à l'époque où son loft était surnommé «The John Lurie School for Bohemian Living», mais il s'agit davantage d'un climat que d'une stricte parenté stylistique.

Les points forts. Des titres tels *Je vois à votre tenue que vous êtes une méduse*, ou encore *En Thaïlande, je poursuivais une quête spirituelle. Mais je voulais aussi fumer de l'opium et m'envoyer trois putes en même temps. J'étais à contretemps*. Absurdes, ironiques, ces titres agissent comme autant de contrepoints devant la toile — ici, carrément sexe et en plans hard pour *Les nouveaux voisins sont fantastiques*. Souvent, ces titres sont gravés sur une petite plaque de

bronze apposée sur le cadre. Avec de tels titres, Lurie cultive la candeur sur le terreau du cynisme et ses flèches vont droit au but. Lurie ne part pas de ses titres. Les titres viennent quand l'œuvre est aux trois quarts achevée. «*Si les titres sont plus importants que la peinture, prévient-il, alors j'ai échoué lamentablement.*»

«**Il fait de la musique, il réalise des films, il est acteur et maintenant il peint; il se prend pour qui, ce type?**»

Le verdict. Taxer Lurie de «déjà vu» serait toutefois injuste. En dehors de toute référence à une époque, son univers direct, qui oscille entre le rêve et le cauchemar, nous accroche. Et, à bien y réfléchir, cet électron libre est inclassable. Bien que trash, le ton est inventif. Les décalages entre le titre qui coiffe la scène et la façon dont celle-ci entremêle des sentiments et des idées propose

une vision décapante de la condition humaine. Corrosif et naïf, lucide et ubuesque, toujours éloquent, John Lurie, à la recherche de nouveaux territoires, atterrit chaque fois avec la même fraîcheur et la même émotion — tel un OPNI (objet pictural non identifié) — au beau milieu de sa toile.

Collaborateur du Devoir

Une retraite dans une galerie...

MICHEL HELLMAN

Niché en haut d'une colline, le petit village de Saint-Hilarion domine l'arrière-pays charlevoisien. Jouissant d'un panorama remarquable, cette petite municipalité ne figure pourtant pas dans les circuits touristiques traditionnels. Un havre de paix aux charmes discrets, loin des foules, voilà ce qui convient parfaitement à Jean-Claude Rochefort, qui a décidé d'établir, au cœur du village, une auberge au concept original. À la fois gîte et galerie, atelier d'artistes et salle de conférence, le Centre international Art, nature et paysage (CIANP) propose aux vacanciers, amateurs d'art ou simples curieux, un séjour propice à la «contemplation de l'art contemporain»...

Le centre est situé sur un terrain immense d'un million de pieds carrés, un ancien champ où poussent de nombreux peupliers (et qui sera bientôt peuplé de sculptures). Le bâtiment lui-même — ferme centenaire qui appartenait aux grands-parents de Rochefort, reconstruite — est assez petit, mais tout de même doté de cinq chambres luxueuses avec toilettes et baignoires ainsi que d'une salle de réception (et salle à diner) qui peut aussi servir de salle de conférence. Aux murs, dans les chambres et dans la pièce principale, trônent des œuvres d'art d'artistes contemporains. On peut actuellement voir les grandes toiles d'Angèle Vernet; le décor change une fois par an.

Pour stimuler une «expérience esthétique intense» chez les visiteurs, les moindres détails de la décoration et du design, conçu par le célèbre architecte designer Jacques Bilodeau, ont été pensés, calculés. Le résultat est impressionnant: un savant mélange entre le passé et le présent s'opère dans les salles, où vieilles charpentes et revêtements d'origine côtoient subtilement des matériaux «neufs». Outre le design et le mobilier sobre et élégant, les pièces

jouissent d'une qualité de lumière travaillée qui met en valeur les tableaux des artistes exposés.

Il faut dire que Jean-Claude Rochefort, ancien galeriste, conservateur et critique, est conscient du rôle que l'environnement peut avoir dans l'appréciation d'une œuvre d'art: «*En créant ce lieu hybride, dit-il, je voulais offrir aux œuvres et aux spectateurs, et cela en toute simplicité, de bonnes conditions physiques de réception.*» Peu de gens peuvent s'offrir le luxe d'avoir chez eux une collection d'art contemporain... Le CIANP offre la possibilité aux hôtes de contempler à leur rythme, de s'imprégner véritablement d'une œuvre. C'est une expérience qui peut s'avérer très enrichissante. En effet, on passe finalement très peu de temps devant une œuvre d'art individuelle quand elle est présentée dans un musée ou une galerie.

À l'extérieur, à côté d'une magnifique grange en bois (qui accueillera bientôt des installations spéciales ainsi que des ateliers d'artistes), un garage a été reconstruit en espace d'exposition et présente, en alternance, une sélection d'œuvres provenant d'artistes variés. L'exposition qui a lieu actuellement, jusqu'au 7 septembre, s'intitule *Mikado* et propose un parcours qui place côte à côte des œuvres d'artistes chevronnés et d'autres moins connus, coups de cœur du propriétaire, découverts dans la région. Ailleurs, une telle organisation qui laisse beaucoup de place au hasard pourrait sembler délicate, fantaisiste, mais ici elle fonctionne très bien... Est-ce grâce à l'atmosphère particulière, à la magie du lieu? Comme pour le CIANP, ce mélange d'apparence hétéroclite emmène finalement un ensemble cohérent, et un résultat agréable.

Collaborateur du Devoir

■ Centre international Art, nature et paysage: 228, chemin Principal, Saint-Hilarion-de-Charlevoix, www.cianp.ca

Les beaux détours
CIRCUITS CULTURELS

25 août - **LES PAYSAGES DE RENOIR** à Ottawa

3 novembre - trois grandes expositions au **MUSÉE NATIONAL DES BEAUX-ARTS DU QUÉBEC!**

- Les œuvres du Musée Picasso d'Antibes,
- du Petit Palais de Paris et
- du Musée des beaux-arts d'Hamilton

www.lesbeauxdetours.com (514) 352-3621 En collaboration avec Club Voyages Rosemont

1 • 2 • 3 • 4 • 5 AOÛT

DIVERS/CITÉ

15^E ÉDITION

Cinq jours de plaisir
1001 raisons de célébrer

Lila Downs
Offer Nissim
Tracy Young
Emily Bégin
Patsy Gallant
Toulouse
Natalie Choquette
Johanne Blouin
Mado
Ana Paula
Vive La Fête
Plastik Patrik
Jeune Ballet du Québec
et plusieurs autres artistes

Programmation complète, extraits audio et vidéos
WWW.DIVERSCITE.ORG

Québec Canada Montréal Belle Gueule Loto Québec

aircanada.com PIAPE.COM IGA IPI LA DÉVIE GRAS Saeco

Canada Travel TRICAN iligo

FESTIVAL DES ARTS DE SAINT-SAUVEUR

9 AOÛT ET 11 AOÛT
Grand Chapiteau

CARMEN!

Alberta Ballet

La chaleur torride de l'été en spectacle!

Aussi au programme...
WHO CARES!
Un hommage de Georges Balanchine au génie musical de Georges Gershwin

TICKETS / INFO : TICKETPRO 1-866-908-9090 www.fass.ca

Saint-Sauveur

Conseil des Arts du Canada Canada Council for the Arts

Patrimoine canadien Canadian Heritage Québec

TVG PASTORAL HALT L'ÉCRÉME SUN

LIVRES

1907-2007

La comète Alfred Jarry

Cent ans, deux guerres mondiales, quelques armes de destruction massive et des milliards de bêtises plus tard, Ubu et son père ne sont toujours pas morts...

La première d'Ubu roi fut un scandale, on le sait. On parla d'une vulgaire pochade d'étudiant. Au mieux, d'une maladroite dénonciation symbolique. Mais les surréalistes virent rapidement en Jarry un précurseur. Tout comme les pataphysiciens Queneau, Perec et une foule d'autres, en cinéma, en arts visuels, en littérature ou en théâtre. Comme Ionesco par exemple. Et Beckett. Au bout du compte, la comète Jarry aura laissé des traces incandescentes un peu partout. Sauf que, malheureusement, la bêtise au pouvoir qu'incarnerait Ubu est toujours aussi scandaleusement présente...

MICHEL BÉLAIR

Le 1^{er} novembre 1907, il y aura un siècle dans quelques mois, Alfred Jarry s'éteignait à Paris, grugé par une «méningite tuberculeuse», littéralement brûlé par l'absinthe et le feu intérieur qui le consumait. Il était né à Laval, ce qui déjà à l'époque n'arrangeait rien, en 1873. Il avait tout juste 34 ans. Pas étonnant qu'on le traite souvent de météorite ou de comète. Au choix.

Dès le moment où il a reniflé les vapeurs de l'époque dans laquelle il flottait comme en suspension, Jarry s'est mis à brûler. Au lycée à Rennes, il a tout simplement pris feu. Violentement. Au moment où apparaissent les premières manifestations écrites de l'existence de son célébrissime mais néanmoins insupportable père Ubu, il avait à peine 15 ans.

Qu'est-ce qui reste aujourd'hui, 100 ans plus tard, de l'œuvre du père d'Ubu?

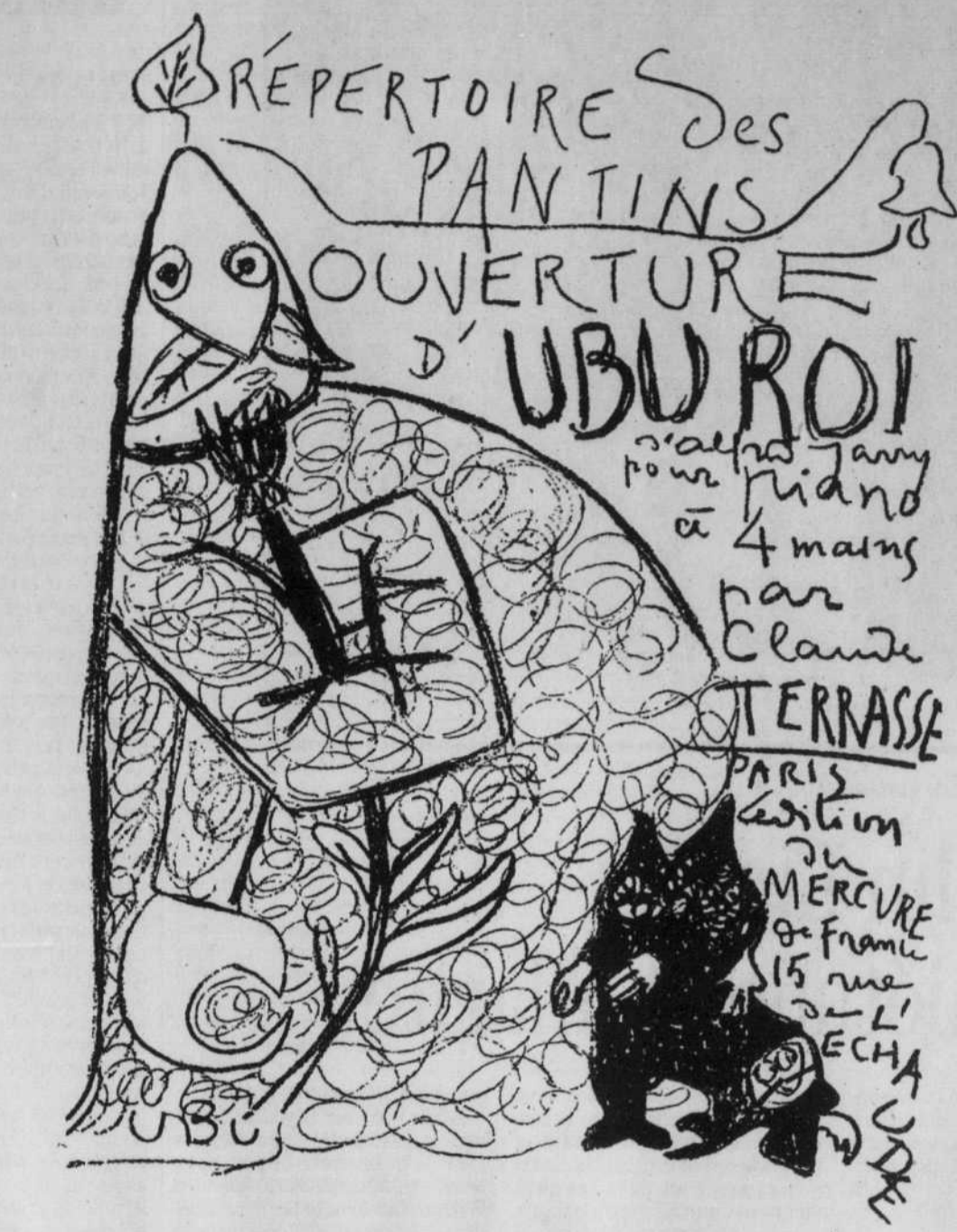
Les avatars d'Ubu

Jarry ne se résume bien sûr pas au grotesque personnage puisqu'il fut critique d'art — il «lança» le douanier Rousseau, connu Gauguin — et qu'il fréquenta le Bateau-Lavoir comme les salons littéraires, où il se lia entre autres avec Apollinaire, Paul Fort, Oscar Wilde et Mallarmé; avec son ami Gourmont, il fut



SOURCE UNIVERSITY OF KANSASS

Véritable portrait de monsieur Ubu par Jarry.



Affiche originale d'Ubu roi par Alfred Jarry.

même le premier à chroniquer sur Lautréamont.

Sans compter qu'il est aussi (et d'abord, selon plusieurs) le père de la pataphysique; le livre fondateur de la «science des solutions imaginaires», Gestes et opinions du docteur Faustroll, pataphysicien, fut écrit en 1898, deux ans après la catastrophique première d'Ubu roi, même s'il ne fut publié qu'après la mort de Jarry, en 1911. Quant aux chroniques pataphysiques, publiées au hasard des événements dans La Revue blanche et plusieurs revues littéraires jusqu'en 1904, elles ne furent réunies qu'en 1969 sous le titre de La Chandelle verte.

En fait, Jarry a écrit beaucoup plus qu'on ne le croit habituellement: des chroniques, des critiques, des essais, des opéras, des opérettes, des romans et des pièces de théâtre, évidemment. On peut trouver un peu partout la liste exhaustive de tout ce qu'il a publié (voir, par exemple, le site www.alfredjarry2007.fr), mais on retiendra surtout, hors du cycle Ubu, Le Surmâle, «roman moderne» (et machiste) publié en 1902. C'est une œuvre

étonnante, malgré ses bravades simplistes, qui annonce déjà le surréalisme dans sa mise en tension des forces liant, et opposant à la fois, les hommes et les femmes, la vie et la mort, le réel et l'imaginaire.

N'empêche que Jarry, c'est d'abord Ubu. Pourtant, on sait peu que tout au long de sa courte vie, le fiévreux Alfred fut dévoré par trois passions: la bicyclette, l'absinthe et les armes à feu. On pourrait en ajouter une autre: celle de son image. Les chroniques de l'époque le décrivent soit sur son vélo (presque) volé, soit un pistolet à la main, tirant (juste) sur les branches d'arbre ou les oiseaux et accessoirement sur un jeune poète belge, soit encore se pliant jusqu'à la fin au rituel de plus en plus abrutissant de la «fée verte». Mais plus les années avançaient et plus Jarry prenait un malin plaisir à ressembler au répugnant personnage d'Ubu, qui l'aura créé tout autant qu'il lui a donné vie. Comme s'il avait voulu par là souligner l'omniprésence des avatars du personnage dans la vraie vie ordinaire...

Dans les faits, il n'y a qu'un seul Ubu... mais il y en a plusieurs, comme on dit dans certains mystères catholiques. Ubu se cache partout sous des identités multiples, mais toujours il réussit à tout contrôler. Il y a celui que tout le monde connaît, Ubu roi. Mais il y a aussi Ubu cocu, Ubu enchaîné, Ubu sur la Butte, et même un Almanach illustré du père Ubu, dessiné par Pierre Bonnard.

On a bien sûr tout dit sur Ubu: c'est la bêtise incarnée, la catastrophe métaphysique, le nivellement par le bas, l'«hénaurmité», comme dira plus tard Ionesco, la mauvaise conscience aussi, la mesquinerie, la malhonnêteté, la méchanceté gratuite... et tout ce que l'on peut penser de bête et méchant. Comme le disait l'essayiste Daniel Accursi: «Ubu prophétise la mondialisation de la Phynance, qui elle-même déclenche l'apocalypse encéphalique. La Phynance se substitue à la pensée.» Mais le plus insupportable dans tout cela, c'est que Jarry ait vu si juste et que l'histoire récente semble s'acharner à multiplier les incarnations d'Ubu...

Pataphysique inc.

Brutalement, et même deux fois plutôt qu'une, de 1914 à 1918 puis de 1939 à 1945, l'histoire s'est rapidement chargée de donner raison à Jarry avec les deux sanglantes et colossales boucheries que l'on sait. Pas étonnant que les surréalistes aient vu en lui un précurseur. Puis que Raymond Queneau fonde le Collège de pataphysique en 1948.

Quand la bêtise humaine fait la preuve par le vide et par l'horreur de ce qu'elle peut inventer, pas étonnant que l'on préfère «la science des solutions imaginaires» au «réel ordinaire». Et que l'on privilégie plutôt «le contraire de la science positive qui étudie les exceptions et explique les univers parallèles». C'est cela, la pataphysique: la déconstruction du réel et sa reconstruction dans l'absurde. Un absurde beaucoup moins sanglant que la vraie vie; un absurde de mots, axé sur la création de mondes parallèles infinis. Sur le risque de l'intelligence. Sur le jeu. Sur la joie.

Tout cela fait aussi partie de l'héritage de Jarry, on l'oublie trop souvent.

Cette percée vers l'irrational, cette dérive permanente, cette constante volonté de regarder le monde différemment qui caractérise le personnage aura eu une influence considérable sur le surréalisme. C'est Jarry encore qui est derrière la création de l'Ouvroir de Littérature POTentielle (OULIPO) par Queneau et sa bande en 1960. Qui a nourri Perec aussi. Et Vian et tous les autres. Qui a mené à la création de l'OUCIPO en 1974, de l'OUPPEINPO en 1981, puis de l'OUPHOPO et même (voir le site www.college-de-pataphysique.org) de l'OUPOLPOT. Jarry, toujours, qui a ouvert la porte à l'absurde, au théâtre de Ionesco et à celui de Beckett.

En fait, plus on y regarde, plus ce «Merdre!», qui retentit pour la première fois sur une scène de théâtre en 1896, continue à rugir à travers les traces incandescentes laissées par le frère Alfred. Comme une sorte d'hénaurme «Ça suffit!».

Deux choses encore.

Pour ceux qui voyageront en France cet été, soulignons que la ville de Laval fête toute l'année durant le centenaire de la mort de Jarry. Les activités prévues sont fort diversifiées et vont du cyclotourisme à un festival qui a pour nom Les Uburlesques.

Et pour méditer, un passage de Sollers trouvé sur un des nombreux sites Internet consacrés à Jarry: «Le rire pataphysique d'Ubu utilise le guignol pour dire autre chose, une catastrophe métaphysique, une énormité verte (de langue, de crudité physique et de peur). Dans le même tournant historique, le surhomme nietzschéen et le sous-homme buté paraissent sur la scène mondiale.»

Le hasard fait souvent bizarrement les choses...

Le Devoir

SPECTRUM

SUITE DE LA PAGE E 1

Le Spectrum, notre point de chute des fins de soirée au Festival de jazz et aux FrancoFolies (où j'apportais la première édition de Devoir, les mains pleines d'encre). Le Spectrum, la salle où l'on n'en revenait pas de voir d'aussi près nos idoles: ceux qui y ont vu The Police en 1983 se reconnaîtront; moi, c'est d'avoir vu Dion Di Mucci en 1989, chantant Abraham, Martin & John, qui m'ébahit encore. Le Spectrum, la salle d'élection des premières de spectacles de chanson, la salle des rendez-vous répétés avec Michel Rivard, Richard Séguin et tous les autres. La salle qui symbolisait notre allégeance, notre appartenance. Notre salle.

Notre Fillmore

C'était en quelque sorte notre Fillmore. Mais si, le Fillmore West de feu Bill Graham, la mythique salle de San Francisco, haut lieu des années psychédélicques, qui programmat avec tant d'audace et de clairvoyance les bluesmen et les groupes de chevelus à la même affiche. La maison de Janis Joplin, du Jefferson Airplane. En 1991, Graham, qui était aussi le gérant de Procol Harum, s'amena au Spectrum lors de la tournée-retourailles du groupe britannique. «Welcome to Fillmore North!», lui dit André Ménard, tout fier. Non sans raison. «Il a souri, j'étais tellement content», racontait Ménard en 1997, à l'occasion des 15 ans du Spectrum.

Salut André Ménard. C'est un peu beaucoup passionnément sa salle, le Spectrum. Et celle de Michèle Neveu, qui gérait le lieu au jour le jour depuis le premier jour, pas une mince tâche. Je l'embrasse, Michèle. Quand je pense au Spectrum, j'entends André Ménard qui me crie des histoires de coulisse dans l'oreille droite, habi-

tuellement aux alentours du bar cinq. Celui du hall d'entrée. Merci pour l'acouphène, André, ça valait la peine. Merci pour tous ces shows que tu nous as amenés. Je ne saurais lesquels mentionner, il y en a trop. Quand je tape Spectrum et mon nom dans les cases du moteur de recherche Eureka, il sort 567 mentions. Ça donne une idée du nombre de visites. Et encore, ça ne remonte qu'à 1992: j'y allais bien avant de faire la critique et suis lié au Devoir depuis 1990. Qui plus est, ça ne tient pas compte des tas de fois où je suis retourné voir un show rien que pour en vivre la fin (c'est la difficulté du métier: on part toujours avant la fin pour écrire nos papiers). C'était facile, j'avais ma carte du Spectrum. Entrée gratuite pour deux, à l'année. Autant dire la clé de ma maison.

Sans chercher, les images et les sons se bousculent au portillon. Je me revois, je nous revois. Danser le rock'n'roll comme des possédés avec le Brian Setzer Orchestra. Hurler avec mon ami Pat McGarr quand Booker T. et ses Mg's ont joué les premières notes de Hangem High. Fondre en larmes quand Procol Harum a démarré A Whiter Shade Of Pale à l'orgue Hammond B-3. Lever les bras et crier «Alléluia» quand Ginette Reno a chanté Amazing Grace au Show du Refuge. Sauter en même temps que Katherine quand il a refait l'adone pour la deuxième fois. C'était l'an dernier, ça.

Adieux et espoirs

On n'est pas dans une réunion d'anciens combattants. Le Spectrum, au moment où j'écris ces lignes, vibre encore des shows qui s'y succèdent. Le dernier spectacle a lieu ce samedi soir, à 23h: c'est le dernier spectacle en salle de ces 19^{es} FrancoFolies, programme double Florent Marchet-Michel Faubert.

Marchet va sûrement se demander pourquoi on pleurniche tous. Faubert saura. Il aura même les mots pour le dire. Demain, au party d'adieu qui commence à 23h et durera jusqu'aux petites heures, avec Michel Rivard sur scène — à lui l'honneur, c'est le recordman de la place —, on sera déjà dans l'après. On sera comme à La Nouvelle-Orléans, dans le défilé vers le cimetière. En musique, tout de même. Merci pour ça aussi, André Ménard.

J'ai espoir comme tout le monde que la reconstruction à l'identique dans l'éventuelle grande bâtisse de l'Îlot Balmoral se fera, et je me dis qu'au mieux, ce sera comme l'Olympia de Paris, suffisamment pareil pour qu'on s'y retrouve, avec les Voies lactées de petites lumières, le bar cinq dans le hall d'entrée, le grand escalier jusqu'au balcon, les photos géantes de Miles et de Sting, et le plus formidable promenoir jamais aménagé (le Spectrum est le seul endroit que je connaisse où l'on peut se tenir debout non seulement à l'arrière, mais sur les côtés, avançant jusqu'à mi-distance de la scène). Il se peut aussi que ça ne se fasse pas, et que le pic des démolisseurs me tue jusqu'à mes fantômes. Salut Paul-Henri Goulet, collègue disparu trop tôt: on avait chanté Stand By Me avec Ben E. King, une fois.

Bientôt, à la place, il y aura un Best Buy, nous dit-on. Ça me fait penser qu'à Paris, là où il y avait le Golf Drouot, légendaire salle des débuts du rock en France, là où Jean-Philippe Smet fit le Johnny pour la première fois, mais aussi là où passèrent les Stones et les Who, il y a aujourd'hui un McDo. Un Best Buy, c'est encore pire. Plus tragiquement ironique. Pensez qu'on y vendra en solde les disques d'artistes qui ont joué au Spectrum.

Le Devoir

BIENNALE

SUITE DE LA PAGE E 1

Dans une veine plus étroitement autobiographique, Tracey Emin, dans le pavillon de la Grande-Bretagne, secoue les affects avec des peintures à la facture naïve et expressive traçant l'histoire de ses avortements. Plus ludiques, les installations vidéo de Daniel von Sturmer dans le pavillon australien font sourire en se jouant habilement des conventions formalistes en sculpture. L'immense structure d'acier de Monika Sosnowska, pour la Pologne, occupe un registre plus grave. L'artiste semble avoir fait subir à la grille moderniste une torsion qui en dit long sur son désir de la corriger. Finalement, une découverte réjouissante au pavillon russe avec l'animation 3D du collectif AES+F GROUP, qui fait défiler dans un cyberpaysage un combat d'épées au son de la musique de Wagner.

Etant donné l'ampleur de l'événement, il serait hasardeux de poursuivre l'exercice et d'avancer le nom de favoris pour les prix Lion d'or qui seront dévoilés en octobre prochain. Soixante-seize pays, un nombre record, sont représentés cette année. Beaucoup, cependant, sont moins visibles parce que situés dans des palais dispersés à divers endroits dans Venise, à l'écart des jardins officiels. Cette configuration reprend le modèle du centre et de la périphérie qui sous-tend encore les rapports entre les différents pays du monde, une tare que plusieurs aujourd'hui veulent atténuer. C'est pourquoi le prestigieux événement compte cette année des nouveaux venus, tels le Tadjikistan et le Liban.

Le Mexique, lui, revient après plusieurs années d'absence, présentant l'excellent travail du Montréalais Rafael Lozano-Hemmer, originaire de ce pays. Une autre présence notable, donc, pour les artistes d'ici, qui se font tout de même très rares à Venise. Réunissant les œuvres de près de 100 artistes, l'exposition internationale, qui se tient en même temps au pavillon italien dans les jardins et à l'Arsenal, ne compte de son côté pas un seul artiste canadien.

De sombres cieus

Cette exposition internationale, suivant la volonté de son directeur, l'Américain Robert Storr, est moins boulimique que les éditions antérieures. Sur le thème «Think with the Senses - Feel with the Mind. Art in the Present Tense», Storr a réuni des œuvres qu'il souhaite capables d'éveiller les consciences. Et visiblement, la création d'aujourd'hui ne peut pas passer à côté des nombreux conflits dans le monde, comme le prouvent plusieurs photographies de type documentaire ou journalistique, une dominante à l'Arsenal. Plus stimulantes sont les œuvres qui, en plus de



ELLEN PAGE WILSON

© David Altmejd, avec l'aimable autorisation d'Andrea Rosen Gallery, New York, et de Stuart Shave/Modern Art, Londres.

se tourner vers la guerre, interrogent le statut du document et des archives. C'est le cas de l'artiste colombien Oscar Muñoz, dont les vidéos en boucle présentent des portraits tracés à l'eau avec un pinceau et s'évaporant aussitôt pour évoquer ainsi la disparition des victimes du trafic de la drogue dans son pays. C'est aussi d'une commémoration toujours à faire que traite l'œuvre d'Emily Jacir avec son hommage à l'intellectuel palestinien Wael Zuaiter, tué par le Mossad en 1972. Constituée de lettres, de photographies et d'articles de journaux, l'œuvre fait écho d'un récit criblé.

Les figures de la mort sont légion dans cette exposition. Squelettes, têtes de mort et pierres tombales finissent toutefois par lasser. L'artiste chinois Yang Zhenzhong nous reconcentre par contre avec le thème grâce à une œuvre d'une grande justesse qui écorche tout en amusant. De courtes vidéos montrent des centaines de personnes, d'horizons différents, énoncer face à la caméra et dans leur langue maternelle trois mots dont la portée reste insaisissable, même si répétés: «Je vais mourir.»

Collaboratrice du Devoir

■ La Biennale des arts visuels de Venise se poursuit jusqu'au 21 novembre 2007. Pour info: www.labiennale.org

LIVRES

LITTÉRATURE

Fantasme,
quand tu nous
tiens

DANIELLE LAURIN

C'est cru. Très, très sexuel. Obscène même. À la limite du porno, par bouts. Mais drôle, tellement drôle. Tellement inventif. Surprenant. Jouissif. Le titre: *Les Aventures de Minette Accentievitch*.

C'est signé Vladan Matijevic, un Serbe de 44 ans dont on ne sait pas grand-chose sinon qu'il a obtenu quelques prix littéraires dans son pays. Et que l'écriture lui est tombée dessus presque malgré lui.

«*À 20 ans j'ai publié un premier recueil de poèmes, précise-t-il dans une missive adressée à son éditeur. Je ne désirais pas devenir écrivain et j'ai tout fait pour cela: j'ai fini mes études, je suis devenu ingénieur et j'ai trouvé un emploi dans une usine.*» Il ajoute: «*Tout me poussait pourtant à devenir écrivain. À 29 ans, je me suis abandonné au vice d'écrire, cette fois de la prose, et j'ai recommencé à publier. Je tâche d'écrire le moins possible.*»

Vladan Matijevic confie aussi qu'il a un faible pour le fameux roman de Nabokov jugé si scandaleux, *Lolita*. D'ailleurs, parlant de lui-même à la troisième personne, il prend le soin de préciser qu'il est né dix ans, jour pour jour, après la mort en prison de Humbert Humbert... le héros pervers dudit roman.

L'auteur indique aussi qu'il «*niera explicitement tout rapport entre son œuvre et sa vie.*» On comprend pourquoi. Du moins en ce qui concerne *Les Aventures de Minette Accentievitch*, son huitième livre.

Héroïne coquine de ce petit roman érotique, sortie de Lolita du XXI^e siècle, tellement plus déléguée que la jeune nymphe immortalisée par Nabokov, prend son pied à cœur de journée. Avec un poète. Mais pas seulement. Minette aime tellement le sexe, en fait, qu'elle le pratique allégrement, sans complexe et sans culpabilité, avec tout homme qui lui tombe entre les pattes. L'homme objet, ça vous dit quelque chose? On ne sait pas d'où ça lui vient, mais une chose est sûre: «*Dès ses dix-huit ans, Minette Accentievitch s'est taillé la réputation de la plus grande débauchée de la ville. Côté scandale et mauvaise presse, elle a surpassé toutes les femmes.*»

À ses jeunes copines, Minette, aujourd'hui âgée de 27 ans, donne le conseil suivant: «*Les mecs, faut les fasciner, ce qui n'est pas difficile. Ils ont le cerveau dans les couilles.*» Puis: «*Pour le teint, il n'y a rien de mieux que le sperme.*» Toute sa vie, toutes ses pensées tournent autour de ça. Ainsi: «*Minette a remarqué un conservateur de musée très bandant, et à la suite de sa résolution de le lécher au plus vite comme un sucre d'orge, elle s'est trouvée au Musée d'art contemporain.*»

Pour elle, une journée sans sexe est une journée ratée. «*N'ai baisé avec personne*, indique-t-elle dans son journal, le jeudi 7 avril 2005. *Si je continue comme ça, ma chatte va se souder.*» Le lendemain, enfin: «*Baisé avec Mirko. Une fois. Pas mal. Mieux vaut une petite paire de couilles qu'une chagatte qui rouille.*»

Vous en avez assez? Vous n'avez rien vu. Vous n'avez pas encore goûté, non plus, toute la fantaisie de ce petit livre savoureux. Rien à voir avec la littérature érotique classique. Plus on avance dans la lecture, plus on rigole.

On a droit à toutes sortes de métaphores inattendues. Du genre: «*Elle est couchée derrière lui, et l'enlace. Une de ses mains est posée sur son ventre, l'autre un peu plus bas sur son membre flasque, ensoleillé, semblable à une limace légèrement cuite.*»

Un autre exemple? «*Les lèvres de la chatte de Minette étaient aussi rouges que la casquette du chef de gare, quant au braquemart de Vesko, il était toujours de si belle longueur que trois pies, et pas des moindres, auraient pu aisément s'y percher, et peut-être même une quatrième, sauf que celle-ci aurait dû s'y tenir sur une patte.*»

Vous l'aurez compris, le ton drolatique du roman désamorce complètement ce qu'il pourrait avoir de vulgaire. C'est complètement sauté, surréaliste. Les femmes dialoguent avec leurs hormones, les hommes avec leur membre, et *tutti quanti*. La moindre chose inanimée prend vie dans ce récit débridé, construit par fragments.

Entre autres trouvailles, l'auteur écrit, parlant d'une femme trompée à répétition par son mari épris de la belle Minette: «*Les cornes de Mme Kostitch sont de plus en plus longues et elle a depuis longtemps bien du mal à passer les portes. Il arrive même souvent qu'un invité s'y trompe et y accroche son manteau.*»

Ce n'est pas tout. Ici et là apparaissent en italique ce qui se donne à lire comme des impressions de l'auteur. Parfois, trop excité par ce qu'il vient d'écrire, il s'interrompt. Avant d'en rajouter. De pousser plus loin encore l'exagération.

Et de s'étendre avec délectation sur les faits et gestes de plus en plus troublants de Minette. Fantasme masculin, bien sûr, cette héroïne au corps de déesse qui fait languir les hommes de toutes les façons, les rend accros. Et puis après?

«*Il fallait que je la trouve, que je la crée. Je n'avais pas le choix. Tous mes collègues écrivains ont une minette.*» C'est ce qu'indique Vladan Matijevic à la toute fin, dans une note «*qui concerne peut-être ce livre.*»

Collaboratrice du Devoir

LES AVENTURES DE MINETTE
ACCENTIEVITCH

Vladan Matijevic
Traduit du serbe par Gojko Lukic et Gabriel Iaculli
Les Allusifs
Montréal, 2007



Portrait de la droite par la droite



Louis Cornélius

Depuis plusieurs années, j'enseigne à des étudiants du collégial l'art de défendre leurs opinions dans des débats sociopolitiques, culturels ou économiques. S'ils comprennent assez facilement la méthode, ils peinent toutefois souvent à manipuler des contenus. Sur ce plan, leur jeunesse et leur relatif manque de culture générale les laissent démunis. Aussi, pour les guider, je leur propose une petite introduction au clivage droite-gauche qui, selon moi, continue d'inspirer les débats concernant les affaires publiques. Là où la gauche, leur dis-je, privilégie l'égalité, la solidarité, la justice sociale et une perspective plus collective qui passe par les services publics, la droite met plutôt en avant la liberté, la compétition, la générosité et une perspective plus individuelle attachée à l'entreprise privée.

Dans la réalité, bien sûr, rien n'est aussi tranché, chaque camp emprunte les valeurs de l'autre au gré des circonstances et il serait simpliste de décréter une fois pour toutes la voie qu'il convient d'emprunter. Il n'empêche que ce clivage droite-gauche distingue pertinemment des sensibilités qu'on ne saurait confondre et qui aident à construire et à penser nos points de vue sur la réalité. Mes étudiants, pas encore blasés par les petitesesses de la joute politique qu'exploitent certains démagogues médiatiques, sont presque unanimes à trouver cette grille d'analyse éclairante.

Ils partagent, en cela, l'opinion de l'historien René Rémond qui, dans son ouvrage *Les Droites en France*, écrit: «*Si la distinction droite-gauche s'est imposée à tant d'esprits et depuis si longtemps, si elle reparait tant de fois après qu'on en ait annoncé sa disparition, c'est qu'elle satisfait à une exigence permanente de l'intelligence et répond aussi à une nécessité de l'action.*»

Depuis quelques années, cependant, les gens de droite, sauf exception, récusent ce constat et se plaisent à affirmer que cette distinction est dépassée. L'économiste Gilles Paquet, par exemple, n'hésite pas à écrire: «*Droite et gauche sont des mots fumeux qui constituent pour l'économiste des notions évanescentes bien davantage utiles pour construire des slogans que pour faire avancer l'analyse.*»

Directeur à l'École nationale d'administration publique et spécialiste des relations internationales, Nelson Michaud a été inspiré par ce que d'aucuns ont appelé «*l'énigme de la région de Québec*». Les valeurs de la social-démocratie, a-t-il re-

marqué, «*sont souvent considérées comme intouchables*» au Québec, mais «*pourtant la droite, qui se situe en principe en opposition à ces valeurs, compte sur un bassin de partisans assez important pour que de temps à autre les candidats des partis de droite se fassent élire.*»

Qu'en comprendre, au juste? L'idée de *Droite et démocratie au Québec: enjeux et paradoxes*, un collectif de politologues, historiens, économistes et sociologues, était née. Il ne s'agit pas, avertit Michaud, de faire l'apologie de la droite ou de la diaboliser, mais de l'analyser dans le contexte québécois. De l'analyser favorablement, aurait-il dû ajouter, puisque les auteurs invités à tracer ce portrait de la droite ne sont pas, de toute évidence, issus des rangs de la gauche.

Du conservatisme
au néolibéralisme

Aujourd'hui, la notion de droite est la plupart du temps assimilée au courant néolibéral qui chante l'individualisme et le libre marché. Il n'en fut pas toujours ainsi. La droite canadienne-française, comme le montre l'historien Xavier Gélinas, a longtemps rimé avec la défense du catholicisme, du nationalisme, de la famille et de la ruralité.

Le politologue Jean-François Caron rappelle que, à l'origine, c'est-à-dire lors de la Révolution française qui a donné naissance au clivage droite-gauche, la droite, incarnée notamment par le philosophe anglais Edmund Burke, défend le conservatisme. Contre l'autonomie individuelle et l'idée d'universalité véhiculées par les Lumières, les conservateurs insistent sur la faiblesse naturelle des hommes et, par conséquent, sur la nécessité des traditions nationales pour guider les actions individuelles.

Que reste-t-il, de nos jours, de cette inspiration conservatrice dans la droite néolibérale qui prône un individualisme de principe? Rien, aurait-on envie de répondre. Car, pourtant, affirme que ce conservatisme demeure présent dans la nouvelle droite, dans la mesure où celle-ci continue de s'opposer «*à la liaison directe entre les individus et l'État*» et d'accorder une fonction importante aux corps intermédiaires de la société civile.

Cette analyse, me semble-t-il, ne tient pas la route. Au Québec, c'est la gauche social-démocrate qui défend l'importance de la société civile contre l'idéologie du tout-au-marché prônée par la droite. En ce sens, d'ailleurs, on n'a pas toujours tort d'affirmer que la gauche est conservatrice à certains égards. À la suite en avant néolibérale, le «*modèle québécois*» oppose un progressisme modéré, mûri d'un certain conservatisme communautaire soucieux du lien social. C'est justement, d'ailleurs,

ce qui enrage l'économiste Gilles Paquet et le politologue Pierre Simard, deux parangons de la droite néolibérale qui sévissent dans ce collectif.

Paquet, on l'a vu, n'aime pas la distinction droite-gauche. Il parle plutôt de régimes visant à «*produire de la croissance*» et de régimes visant à «*produire de la sécurité*». Le Québec, écrit-il, «*dans les dernières décennies, dérive vers la droite économiquement*», mais ce mouvement ne va pas assez vite à son goût. Il évoque, sans étayer sa thèse, «*les dégâts engendrés par cet étatsisme délirant*» et qualifie «*la vision du monde gauchiste*» qui prévaudrait au Québec de «*nouveau despotisme*». Il blâme la droite pour «*la lenteur de l'apprentissage collectif*», elle qui n'a pas su «*faire passer son message simplifié et le faire accepter comme un message légitime et crédible*».

Pamphlet en faveur du néolibéralisme qui se pare d'un style jargonnel, le texte de Paquet affirme, en fait, que la droite, c'est la liberté et que la gauche, c'est l'irresponsabilité. Et dire que ce penseur dénonce les «*slogans*»!

Sur le même ton, Simard avance que la démocratie majoritaire nuit aux politiques de droite! La majorité des votants étant plutôt pauvre, normal, écrit-il, qu'elle vote pour «*des politiques socialisantes de gauche*». Mais, se demandera-t-on, si cette majorité reste pauvre, peut-on vraiment affirmer que les politiques dénoncées par Simard sont de gauche et lui profitent? Simard n'a pas le temps de faire dans la nuance et répond que seule «*l'ignorance rationnelle*» explique que les électeurs ne votent pas à droite puisque «*la science économique*», évidemment, conclut à l'efficacité de la droite! N'importe quoi...

L'énigme de Québec qui vote Harper et Dumont? D'après Maurice Pinar et Pat Raffail, elle n'aurait rien à voir avec l'âge des

électeurs, leur statut socioéconomique ou leur scolarité. Elle s'expliquerait plutôt par le fait que cette région compte beaucoup d'électeurs indécis sur l'axe constitutionnel, méfiants envers la politique et favorables au conservatisme et au néolibéralisme. Sauf qu'on ne saura pas ce qui explique ces particularités...

Dois-je insister sur le fait que j'étais à gauche et que je le reste?

louisco@sympatico.ca

DROITE ET DÉMOCRATIE AU QUÉBEC:

ENJEUX ET PARADOXES

Sous la direction de Nelson Michaud
Préface d'Alain Juppé
Presses de l'Université Laval
Saint-Nicolas, 2007, 214 pages

Image tirée du *Sang des voyous*, publié chez Casterman.

B É D É

Requiem
pour un beau sans-cœur

FABIEN DEGLISE

Le rideau va tomber sur l'existence de Louis, tueur à gages sans cœur qui s'amuse parfois à faire fumer ses victimes avant d'appuyer sur la gâchette: abattu par un cancer, l'homme se meurt, soutenu par la morphine, dans une chambre d'hôpital avec vue sur une ligne de métro aérien. Mais il n'a pas dit son dernier mot.

Le malfat a une dernière volonté: sortir de sa pialule avec les forces qu'il lui reste pour remonter une ultime fois son passé et y régler ses comptes, l'arme au poing. Il veut aussi parler une dernière fois à sa fille. Et partir la tête haute.

Tout ça n'est pas très jojo. Et pourtant, c'est la route bien sombre et tortueuse qu'ont décidé de mettre en couleur le dessinateur Jacques de Loustal et le scénariste Philippe Paringaux dans *Le Sang des voyous* (Casterman). Jouant autant avec la grammaire de la bédé qu'avec celle de la littérature, le bouquin relate la descente aux enfers d'un homme taciturne et résigné qui souhaite faire le ménage avant le jugement dernier. Histoire de préparer sa mort comme il a vécu sa vie.

Loin, très loin même des ambiances tropicales qui habitent l'univers de Loustal (*Jolie mer de Chine, Carnets de voyage, Îles et elles, Rien de neuf à Fort-Bongo*), cette nouvelle collaboration, depuis huit ans, entre l'architecte devenu dessinateur et le journaliste converti au 9e art — Paringaux a été le rédac chef du

célèbre magazine *Rock and Folk!* — plonge plutôt la tête la première dans le climat sinistre d'une France des années 50. Une France de racailles, marginale et glauque à souhait, qui constitue le décor idéal pour suivre pas à pas, coup de feu après coup de feu, la dérive d'un cancéreux rancunier.

Soutenu par un scénario impeccable, ce polar — puisque c'est bel et bien de ça qu'il est question — trouve très vite ses marques, aidé par une écriture percutante, des phrases assassines et surtout cette technique du texte hors champ, propre à Loustal, qui exprime tout au long du récit une mélodie redoutable: «*La fumée des Balto se mélangeait à l'obscurité en même temps que la morphine*» [...] «*Il n'avait pas peur, mais quand le couteau s'approcha de son ventre, ses intestins lâchèrent*»...

Précis et hautement coloré, malgré la nature du propos, le fusain et le pinceau du dessinateur font le reste, en guidant également le lecteur dans les bas-fonds d'un passé trouble, avec un style affirmé et surtout terminal. À l'image de l'état de santé de Louis, l'antihéros malade et pathétique.

Le Devoir

LE SANG DES VOYOUS

Loustal & Paringaux
Casterman
Paris, 2006, 68 pages

ARCHAMBAULT &
PALMARÈS LIVRES

Résultats des ventes: du 24 au 30 juillet 2007

QUEBECOR MEDIA

ROMAN

1	MES AMIS, MES AMOURS Marc Lévy (Pocket)
2	ENSEMBLE, C'EST TOUT Anna Gavalda (J'ai lu)
3	PEOPLE OR NOT PEOPLE Lauren Weisberger (Pocket)
4	UN PETIT PAS POUR L'HOMME Stéphane Dempière (Québec Amérique)
5	LES YEUX JAUNES DES CROCODILES Katherine Pancol (Livre de Poche)
6	LES ENFANTS DE LA LIBERTÉ Marc Lévy (Robert Laffont)
7	LA PART DE L'AUTRE Éric-Emmanuel Schmitt (Livre de Poche)
8	ECHO PARK Michael Connelly (Saul)
9	LABYRINTHE Kate Mosse (Livre de Poche)
10	LA DÉFENSE LINCOLN Michael Connelly (Points)

OUVRAGE GÉNÉRAL

1	LE SECRET Rhonda Byrne (Un Monde Différent)
2	PETIT LAROUSSE ILLUSTRÉ 2006 Collectif (Larousse)
3	TOUTE L'HISTOIRE DU MONDE DE... J.-C. Barreau/G. Bigot (Livre de poche)
4	L'ART DE CONJUGUER Collectif (Hurtubise HMH)
5	LA CLÉ DE LA MAÎTRISE Charles F. Haezel (Dauphin Blanc)
6	PLAIDOYER POUR LE BONHEUR Mathieu Ricard (Pocket)
7	QUE LA FORCE D'ATTRACTION SOIT... Michèle Cyr (Transcontinental)
8	L'ART DE LA SIMPLICITÉ Dominique Loreau (Marabout)
9	RÉUSSIR L'EXAMEN D'ENTRÉE AU... F. Tchouf, Tranquille (Didier)
10	EXCUSEZ-MOI MAIS VOTRE VIE ATTEND Lynn Grabhorn (ADA)

JEUNESSE

1	QUATRE FILLES ET UN JEAN T. 4 Ann Brashares (Gallimard)
2	HARRY POTTER ET LE PRINCE DE... J. K. Rowling (Gallimard)
3	À VOUS DE JOUER: LA FORÊT NOIRE S. Bilodeau / M. Charbonneau (ADA)
4	ASTÉRIX ET SES AMIS: HOMMAGE... Collectif (Albert René)
5	LORI-LUNE T. 1: ET LE SECRET DE... Suzanne Julian (Pierre Tisseyre)
6	ARTEMIS FOWL T. 5: COLONIE PERDUE Eoin Colfer (Gallimard)
7	LE JOURNAL D'ARRÉLIE LAFLAMME T. 3 India Desjardins (Intouchables)
8	ERAGON T. 2: L'AÎNÉ Christopher Paolini (Bayard)
9	LÉONS T. 9: LE ROYAUME D'ESA Mario Francie (Intouchables)
10	LES MONDES DE MAGIE DU DAQÛNE T. 7 John Peel (ADA)

ANGLOPHONE

1	HARRY POTTER & THE DEATHLY... J.K. Rowling (Raincoast)
2	THE SECRET Rhonda Byrne (Beyond Words)
3	ECHO PARK Michael Connelly (Warner Books)
4	BEACH ROAD James Patterson (Warner Veison)
5	THE BOOK OF THE DEAD Douglas Preston (Warner Veison)
6	THE CHILDREN OF HORN J. R. R. Tolkien (Harper Collins)
7	PROMISE ME Harlan Coben (Penguin Books)
8	MIDDLESEX Jeffrey Eugenides (Vintage Canada)
9	IN THE DARK OF THE NIGHT John Saul (Ballantine)
10	PROMISER'S MONTHLY DAY BY DAY Andre Lagaspi (John Wiley & Son)

OFFRE SPÉCIALE

Circulaire de la rentrée

du 26 juillet au 22 août



LIVRES

Le paradis des demoiselles



Louis Hamelin

J'ai toujours pris avec un grain de sel le poncif néolibéral qui nous montre la France en vieille nation frileuse croulant sous le poids des traditions, idéologiquement mal équipée pour faire face aux défis du troisième millénaire, etc. Mais j'avoue que les remontrances récentes d'Alain Finkielkraut à l'endroit du jogging présidentiel m'ont franchement divertis. Aristote! Mais bien sûr! Et ce débat de fond: de gauche ou de droite, la course à pied? Et la marche rapide de Bernard Landry, alors? Une forme de blairisme épatiste? C'est vrai qu'on imagine plutôt mal le général de Gaulle en survêtement Adidas avec un serre-tête en guise de couvre-chef. Et si Mitterrand fut un coureur effréné, l'objet de sa poursuite et sa relation au cardiovasculaire semblent avoir été bien différents. Bref, les Français pourraient faire pire que ce début de dévouement de la fonction présidentielle et d'ailleurs, marketing pour marketing, Sarkozy était bien plus ridicule en cow-boy reaganien de carte postale transplanté au cœur de la Camargue. Les cousins auront beau courir, j'ai comme l'impression qu'ils ne sont pas sortis du bois...

Moi, je venais d'y entrer. La piste que je suivais était ratée et défoncée comme le lit étroit d'un ruisseau à sec. Un ancien chemin carrossable, comme le prouvait cette carcasse de voiture basculée à flanc de colline et laissée en rade au milieu des bois. Une onde de chaleur humide m'enveloppait, une sourde pulsation me baignait des pieds à la tête, je sentais mon propre sang doucement bouillir m'emplit comme une bienfaitante soupe

intérieure pendant que je regardais où je posais chacun de mes pas dans la boue, les trous, les cailloux. Je «générais mon corps», comme dirait Finkielkraut. En d'autres mots, je courais. Tout comme son besoin angoissé de nouveauté, la soif de divertissement organisé de notre époque ne cesse jamais de m'étonner. On ajoute un cerf-volant ou des skis à quelque chose qui existe déjà et voilà: un sport inédit est né. Pour ma part, je me suis contenté de ressusciter une vieille discipline qui s'appelle le cross-country (la course tout-terrain) et dont l'existence est attestée dans les vieux numéros du *Journal Tintin*, me retenant, remarquez-le, de créer une fédération. Fonder un club ne figure pas non plus dans mes plans. Je serais le seul être vivant à la pratiquer que cette activité ne m'en procurerait pas moins un certain bien-être. Ne comptez pas sur moi pour trancher entre la marche et la course: comme tonton Mitterrand, j'aime bien le Champ-de-Mars, mais je lui préfère de loin mes sentiers pas toujours très accessibles. (Vérification faite, le cross-country, épreuve exclue des Olympiques, «is alive and kicking», particulièrement en Afrique.)

La carcasse d'auto que je vois faiblement reluire dans le sous-bois me rappelle l'apothéose fracassante et peu vraisemblable du roman que je viens de lire, *Rêves de garçons*, de l'États-Unienne Laura Kasichke. J'ai commencé ce livre parce que je me disais que je ne pouvais quand même pas toujours parler de cow-boys et d'Indiens. C'est déjà bien assez de m'être tapé quasiment d'une traite une biographie de Crazy Horse et d'avoir entamé tout de suite après un roman de Melanie Wallace au titre non équivoque: *Sauvages*. Même quand, espérant fuir cette odeur de poussière et de poudre, j'ouvre le dernier Jay McInerney pour enfin entendre parler d'autre chose, il faut que je tombe sur un premier chapitre intitulé «L'été indien». La photo de la couverture du livre de Kasichke, sur ce point, me rassurait avec ses nymphettes en tenue estivale bien légère. L'éditeur Bourgois semble d'ailleurs s'être entiché de l'auteure, lui qui, au printemps 2007, publiait coup sur coup ses deux dernières œuvres. On ne peut donc pas dire que ce fut une surprise de découvrir dès les premières pages que cette histoire de jeunes filles

en fleur se déroule à Pine Ridge, haut lieu de la résistance amérindienne où, après avoir été massacrés un siècle plus tôt à Wounded Knee, les Sioux lakotas se sont dressés en 1974 pour défier l'histoire du fond de leur réserve encerclée par les troupes de choc du FBI.

Après avoir étouffé cet ultime sursaut des mânes de Sitting Bull, les autorités eurent l'idée d'ouvrir un camp de «pom-pom girls» à cet endroit. Je plaisante à peine. S'il faut en croire la romancière, il y a bel et bien un camp d'été de cheerleaders à Pine Ridge, mais si elle l'a inventé, la chose n'en est pas moins drôle. Décidément, «toute est dans toute», comme disait le poète. De fait, et sans vouloir verser dans l'ethnographie à deux sous, le cheerleading moderne découle probablement des danses guerrières aborigènes, l'art militaire traditionnel des Lakotas, ritualisé à l'extrême, s'apparentant davantage aux grandes compétitions sportives d'aujourd'hui que, disons, à ce qui se passe en Irak. Mais laissons la guerre et venons-en à l'amour. La métaphore centrale du roman de Laura Kasichke est fort bien trouvée: les cigales, dont le grésillement emplit l'air du camp d'été, passent dix-sept années de leur existence sous la terre à l'état de larve. Puis: «Elles se reproduisent, pondent des œufs, meurent et le cycle recommence», résume Miss Vaseline, la monitrice, avant d'ajouter: «Ce sont les mâles qui font ce bruit.»

Cette jolie allégorie, une auteure plus douée, ou plus expérimentée, l'aurait laissée un peu en retrait, faire son travail dans l'ombre, en latence, comme le sommeil souterrain de la cigale. Kasichke ne peut s'empêcher au contraire d'appuyer dessus. «Moi aussi, j'avais dix-sept ans», souligne-t-elle à gros traits. Ça semble être un défaut récurrent chez elle. Exemple: «Une grosse mouche virevoltait autour d'un petit tas de papier-toilette près de son lit. Je me demandai si Kristi n'en avait pas enveloppé un tampon usagé sans se donner la peine de le mettre à la poubelle. C'était peut-être l'odeur du sang qui attirait la mouche.» Ça va, Miss, on n'est pas bouché. Même sans la dernière phrase, on aurait compris. Bref, elles ont dix-sept ans. Il y a Sœur Sourire qui est jolie comme un cœur mais pas très dé-

niée, Desiree la bien nommée qui n'a pas sa pareille pour emballer un maître-nageur, et en fait tout ce qui porte une queue et avance sur deux pattes, et Kristi-la-rouquine qui se tape une bonne vieille attaque de SPM.

Ce que la romancière réussit à merveille à nous faire sentir, du moment qu'on arrive à passer au travers du bavardage et des irritants retours en arrière dont le livre est farci, c'est le narcissisme inhérent à cet âge, que la narratrice assume parfaitement. Et c'est la terreur que peut inspirer la nature, spécialement quand on jouit du statut d'objet décoratif et désirable dans une culture par ailleurs complètement coupée de son animalité foncière et du simple bruissement des choses vivantes. Elles voient un lac, pensent: «sangues». Entendent des bruits, pensent: «Ours? Coyotes? Loups?» Avec un ou deux tyrannosaures, le tableau serait complet. À défaut de quoi, on peut bien sûr compter sur les mâles de l'espèce humaine pour réagir à certains signaux, dont font partie les exhibitions de jeunes séins fermes derrière les vitres d'une Mustang lancée à fond de train.

Me voici, tout suant et essoufflé, au bord de mon petit lac. Personne en vue et pas l'ombre d'une algue bleue. En voyant les grenouilles s'écartier sur mon passage, je songe à un film d'horreur intitulé *Les Grenouilles*. J'avais peut-être 17 ans. Puis je me glisse dans l'eau comme sous une seconde peau et je me faufile près des feuilles de nénuphars couvertes de demoiselles. Plus loin, j'en vois passer accouplées en plein vol et si fragiles en apparence. Moi, j'ai l'intention de marcher au retour et de me prendre pour Aristote.

Collaborateur du Devoir

RÊVES DE GARÇONS

Laura Kasichke
Traduit de l'anglais (États-Unis) par Céline Leroy
Christian Bourgois éditeur
Paris, 2007, 246 pages

ENTREVUE

Nina Bouraoui: aimer, écrire

DANIELLE LAURIN

Elle signe deux chansons sur le nouveau disque de Céline Dion. Et vient de publier son dixième livre, après avoir obtenu le prix Renaudot en 2005 pour *Mes mauvaises pensées*. Son thème de prédilection: l'amour, encore, toujours.

À près de 40 ans, Nina Bouraoui n'en démord pas: «Je suis encore une amoureuse et je me dis, de façon très naïve, que l'amour peut sauver tout. C'est le dernier remède à tout, finalement.»

Dans son nouveau roman, *Avant les hommes*, un petit livre dense, intense, elle se glisse dans la peau d'un garçon de 17 ans qui ne croit en rien, surtout pas en l'amour. «Jérémie est totalement dans le désir, mais il n'est jamais dans l'amour», précise l'écrivaine franco-algérienne rencontrée à Paris.

Son jeune héros passe ses journées à errer, seul, à se droguer, à se chercher. Pour Nina Bouraoui, *Avant les hommes* est le roman d'une certaine jeunesse: «Jérémie est un jeune du siècle, qui vient d'une famille explosée, où la mère n'est pas une mère mais une croqueuse d'hommes, et où le père est absent. Mon roman porte avant tout sur l'absence d'amour.»

Absence d'amour d'autant plus pénible pour Jérémie qu'il est en pleine crise d'identité. Attiré par les garçons, il se sait différent mais peine à savoir qui il est vraiment. Ambiguïté sexuelle, trouble identitaire: des sujets chers à Nina Bouraoui.

Des sujets omniprésents dans *Mes mauvaises pensées*, notamment. Un roman très ouvertement autobiographique où l'homosexualité occupait l'avant-scène sans prendre toute la place. En filigrane, l'auteure retraçait la genèse de sa famille métissée — père algérien, mère française. Et revenait sur son déracinement, elle qui a dû quitter son Algérie natale en catastrophe à l'adolescence.

Déjà, dans *Garçon manqué*, en 2000, elle s'épanchait sur son enfance algérienne. Sans faux-fuyant, elle affirmait tout de go qu'alors elle rêvait d'être un garçon. Mieux, elle faisait comme si. Tellement qu'elle a fini par y croire. Jusqu'à ce que la France la transforme en jeune fille coquette.

Aucune difficulté pour elle aujourd'hui quand vient le temps de se mettre dans la peau d'un garçon dans l'écriture. «D'abord, je crois qu'en chacun de nous il y a une part de garçon et une part de fille, même si c'est un peu cliché de dire ça. C'est vrai aussi que, pour moi, c'était très fort dans l'enfance, ce désir d'être un garçon, et qu'il y a des restes de ça. Mais je pense que, justement, être un auteur, pour moi, c'est aller à la recherche de ça. Pouvoir changer de sexe quand on écrit, c'est un des rares avantages qu'on ait. Autant s'y essayer!»

Trouver sa place dans le monde

Avant les hommes a beau être de la pure fiction, les mêmes questions continuent de tarauder Nina Bouraoui. «Trouver sa place dans le monde, c'est quelque chose sur quoi je me suis toujours interrogée. Je n'ai pas eu une jeunesse aussi malheureuse que Jérémie,



PIERRE VERDY AGENCE FRANCE-PRESSE

À près de 40 ans, Nina Bouraoui croit encore que l'amour est «le dernier remède à tout».

mais je devais avoir sa sensibilité, peut-être parce que je me sentais différente... Dans la jeunesse, c'est comme si la sexualité nous identifie. Il y a vraiment une épreuve du feu où l'on doit trouver son identité sexuelle.»

Outre certains films, et certains livres — ceux d'Hervé Guibert, en particulier, qu'elle adule —, plusieurs lettres de lecteurs ont nourri l'écriture d'*Avant les hommes*. «Beaucoup de jeunes filles et de jeunes garçons m'écrivent, chaque fois que je publie un roman. Ces adolescents ne sont pas forcément en détresse, mais ils sont assez seuls, souvent à cause de leur homosexualité. Je ne suis pas une militante, je ne fais pas de politique, mais je me dis: si la littérature peut avoir cette mission, de rentrer dans la solitude de quelqu'un, tant mieux!»

Son Jérémie est fragile, on sent qu'il peut basculer d'un moment

à l'autre dans le désespoir, la folie. Sa vie ne tient qu'à un fil. Ce qui le retient? «À 17 ans tout est exagéré, à la fois tout est important et rien n'est important, on a l'impression que tout est possible et que rien n'est possible. Même si Jérémie dit qu'il ne croit pas en l'amour, même si pour lui l'amour est une invention, je crois que c'est quand même la perspective de l'amour qui le garde en vie. Il sera sauvé par l'amour, voilà.»

L'amour comme garde-fou est aussi au centre des deux chansons que la romancière a écrites pour l'album *D'elles* de Céline Dion. Au centre de celle qui a pour titre *Immensité*, en particulier. «Céline a traversé le monde, elle a un statut d'idole, mais à côté d'elle, il y a René, il y a René-Charles, elle en parle beaucoup, on les connaît. Mais on ne les connaît pas uniquement parce qu'ils sont des gens exposés par les médias. Ça fait partie de son univers, elle le dit, on

sait qu'avec René ils forment un couple mythique, un tandem.»

Autrement dit: «Pour moi, c'est quelqu'un d'immense, Céline Dion, pour mille choses. À la fois par son travail, par ses qualités humaines. Et par la place de l'amour dans sa vie.»

Nina Bouraoui en était à sa première expérience en chanson. Elle a adoré. «Pendant des mois j'ai été complètement endionisée. J'ai ré-écoulé tous les disques, visionné tous les DVD de Céline Dion... Et maintenant, mes chansons lui appartiennent, elles ne sont plus à moi. Tant mieux. Ça change de la solitude des romans.»

Collaboratrice du Devoir

AVANT LES HOMMES

Nina Bouraoui
Stock
Paris, 2007, 90 pages

LA PETITE CHRONIQUE

Petites et grandes mélancolies

Gilles Archambault

À nulle autre période de l'histoire aura-t-on célébré avec autant de ferveur la nouveauté et ce qui tient lieu de progrès. Si nostalgiques et mélancoliques sont généralement à fuir, il ne faudrait pas pour autant délaisser les écrivains qui voient dans le passé des occasions de se réjouir. En littérature, me semble-t-il, l'important n'est pas tellement la justesse de ses sentiments que le ton sur lequel on les exprime.

Jean Clair, dans *Lait noir de l'aube*, nous livre des pages de son journal. Comme dans le *Journal atrabilaire* qu'il a fait paraître l'an dernier, il y est surtout question de sa ferveur pour l'art et des désillusions que lui procurent le fait de vivre et la fréquentation de ses contemporains.

Si on parcourt avec intérêt ces carnets placés sous le thème des saisons, c'est que leur auteur est un homme de culture. Qu'il apparaisse parfois comme un peu scrogneugneu, c'est l'évidence. Dois-je avouer toutefois que je suis parfaitement d'accord avec les sentiments que lui inspirent les graffitis et certaines autres manifestations de la cuistrerie contemporaine?

Venises, de Paul Morand, est un livre crépusculaire. S'il contient des pages remarquables sur la Cité des Doges, on y chercherait en vain la précision nerveuse de ses nouvelles. «Venise, ce n'est pas toute ma vie, mais quelques morceaux de ma vie, sans lien entre eux; les rides de l'eau s'effacent; les miennes, pas.» Plus loin, Morand constate que tout au long de sa vie il est resté quand on éteignait. Pour lui, nul doute, Venise agonise en même temps que les sociétés qui l'ont vue naître et prospérer.

Le lecteur éprouvera difficilement les mêmes regrets que l'auteur devant cette accélération de l'histoire. Si notre auteur n'éprouve que mépris pour les jeunes hippies de la fin des années soixante pour qui la laidure est un mode de vie, le lecteur restera probablement de glace devant le rappel des coutumes des bien nantis qui, 30 ou 40 ans auparavant, sillonnaient la lagune.

On pourrait même croire que, sans le style alerte d'un auteur octogénaire, on lirait à peine ces confidences suscitées par la nostalgie d'un monde suranné. Mais il y a cette magie des mots. Qu'un écrivain

nous semble moins haïssable, malgré ses idées convenues, lorsqu'il sait manier la plume! Exemple, parmi tant d'autres: «Venise résume dans son espace contraint ma durée sur terre, située elle aussi au milieu du vide, entre les eaux fœtales et celles du Styx.»

Si l'image de Morand n'est pas celle d'un écrivain à qui on demanderait un rendez-vous parce qu'on se sent proche de lui, pour quelque raison que ce soit, Léon-Paul Fargue, qui fut son contemporain et son ami, se présente comme une connaissance dont les accointances nous sont pour le moins sympathiques. *Le Piéton de Paris*, que l'on reprend dans la même collection dite de *l'Imaginaire*, agrémenté d'un CD comprenant un entretien radiophonique de l'auteur et quatre autres d'Adrienne Monnier, paraîtra proche à qui-conque aime à la fois la ville dont il est question et la façon qu'a l'auteur de témoigner de son attachement.

Là encore le style fait la différence. Autant Morand est tranchant, froid, autant Fargue est bellement mélancolique. Il n'a de cesse qu'il n'ait déploré son Paris d'autrefois, de préférence celui contenu entre la gare de l'Est et la gare du Nord, mais on le suit sans le moindre ennui. S'il relate ses expériences dans un Paris disparu, même en 1938, il sait s'attacher aux détails pittoresques et accepte de s'émouvoir de l'évocation tant des malheurs d'un exilé russe que de ceux d'un baron déchu. «Il y a des années que je rêve d'écrire un «Plan de Paris» pour personnes de tout repos, c'est-à-dire pour des promeneurs qui ont du temps à perdre et qui aiment Paris.» J'aime Paris, d'où ma satisfaction.

Collaborateur du Devoir

LAIT NOIR DE L'AUBE

Jean Clair
Gallimard, coll. «L'un et l'autre»
Paris, 2007, 206 pages

VENISES

Paul Morand
Gallimard, coll. «L'Imaginaire»
Paris, 2007, 215 pages

LE PIÉTON DE PARIS

Léon-Paul Fargue
Gallimard, coll. «L'Imaginaire»
Paris, 2007, 304 pages

LIBRAIRIE

BONHEUR D'OCCASION

Livres d'occasion de qualité

- ~ Livres d'art
- ~ et de collections
- ~ Canadienne
- ~ Livres anciens et rares
- ~ Bibliothèque de la Pléiade
- ~ Littérature
- ~ Philosophie
- ~ Sciences humaines
- ~ Service de presse

Achetez à domicile

514-522-8848 1-888-522-8848

4487, rue De La Roche (angle Mont-Royal)
bonheurdoccasion@bellnet.ca

NOUS NOUS DÉPLAÇONS PARTOUT AU QUÉBEC, POUR L'ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES IMPORTANTES.